

MARS, 1902

LE MESSAGER CANADIEN

DU

Sacre-Cœur de Jésus

Organe Officiel de l'Apostolat

de la Prière

VOL. XI



RUE RACHEL, MONTRÉAL

SOMMAIRE, MARS, 1902

Gravure extérieure : <i>Le divin Crucifié, de Bonnat.</i>	
Intention générale de mars 1902 : <i>Le culte du Crucifix</i>	92
Le chemin royal de la sainte Croix (<i>poésie</i>).....	104
Neuvaine de la grâce.— Mois de S. Joseph.....	106
L'âme consolatrice du Cœur de Jésus (<i>suite et fin</i>).....	107
Mon ami Job.....	112
La Première Religieuse Canadienne (<i>suite et fin</i>).....	115
Les Missions d'Orient (<i>Syrie et Palestine</i>).....	127
La Messagère de S. Joseph.....	133
Nos cousins catholiques de France.....	135
Croisade de prières pour le succès des catholiques aux prochaines élections.....	138
Bulletin de l'Apostolat et de la dévotion au S.-C. — Canada, p. 140, Actions de grâces, p. 141; Aux prières, p. 143; Trésor du Cœur de Jésus, p. 132.	
Calendrier du mois.....	144
Gravures dans le texte : <i>Tête du Crucifix d'Avignon, de Jean Guillermin, p. 103; Carte de la Syrie et de la Palestine, p. 126; L'Université de Beyrouth, p. 129.</i>	

Imprimatur : † PAULUS, Arch. Marianopolitamus.

MISSIONS ET RETRAITES

Plusieurs Pères de la Compagnie de Jésus sont exclusivement occupés à l'Œuvre des Missions et Retraites.

Les communautés Religieuses et les Maisons d'éducation sont priées de s'adresser à cet effet au R. P. Filiatrault, S. J., maison de l'Immaculée-Conception, rue Rachel, Montréal.

Toute demande de Missions en langue française doit être adressée au R. P. Bournival, S. J., aussi à l'Immaculée-Conception, rue Rachel, Montréal; pour les Missions en langue anglaise, au R. P. O'Bryan, S. J., 142 rue Bleury, Montréal.

Messieurs les Curés de la région de Québec pourront s'adresser pour les Missions au R. P. Champagne, S. J., 14, rue Dauphine, Québec.

Les Pères seront heureux d'établir l'Apostolat de la prière et la Ligue des hommes, au cours de leurs prédications, si on le désire.

Les hommes, prêtres ou laïques, qui voudront faire en particulier les Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola, seront toujours les bienvenus soit à la maison Saint-Joseph, Sault-au-Récollet, près Montréal, soit à la Villa Manrèse, Chemin Sainte-Foye, près Québec.

Abonnement : 50c. par année.

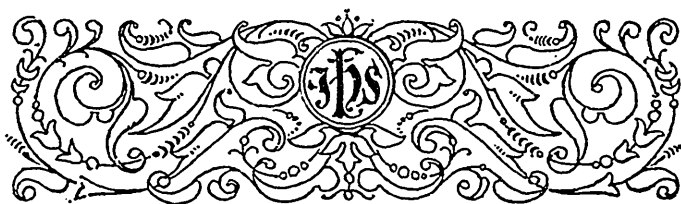
Toute communication (lettre, mandat, etc.) doit être adressée comme suit :

LE MESSENGER CANADIEN,

Téléphone Bell
Est, 2063

1, rue Rachel, Montréal.

Tirage actuel :	<i>Le Messenger Canadien</i> . . .	15,000
	<i>The Canadian Messenger</i> . . .	20,000
	Total . . .	35,000



INTENTION GÉNÉRALE

DE MARS 1902

Approuvée et bénie par Notre Saint-Père le Pape.

LE CULTE DU CRUCIFIX

C'EST un crucifix à la main que saint François-Xavier entreprit la conquête de l'Inde et du Japon, qu'il mit en fuite, un jour, au pays de Travancor, toute une armée d'infidèles s'avançant contre les nouveaux chrétiens. Avec son crucifix, il guérissait les malades, domptait les éléments, et se rendait redoutable aux démons eux-mêmes. Un jour qu'il faisait voile sur un vaisseau portugais vers une île voisine d'Amboine, une tempête survint. Tout semblait perdu. Le Saint plonge son crucifix dans les flots pour calmer leur fureur. Mais voici qu'il lui échappe des mains, emporté par les vagues. La mer, cependant s'apaisa. Le lendemain, on prit terre. Soudain le grand missionnaire vit sortir des eaux et venir à lui un crabe lui rapportant son crucifix entre ses pinces ; il le tenait droit et élevé comme pour attester le triomphe de la croix sur les infidèles.

L'image du Sauveur crucifié est pour tout chrétien le signe par excellence du salut et de la victoire aussi bien que de sa foi. C'est le drapeau, l'étendard en qui se résument toutes ses convictions religieuses, toutes ses espérances. De quelle vénération, de quel amour ne devons-nous donc pas l'entourer ! L'Église nous en donne l'exemple : elle le met à la place d'honneur dans ses temples, elle nous le fait adorer à deux genoux, elle nous exhorte à le vénérer dans nos maisons ; elle nous

montre les saints pleurant leurs péchés, s'instruisant, se consumant d'amour au pied du crucifix ; elle nous exhorte enfin à y chercher aussi à leur instar, avec la science du salut, l'amour généreux qui fait les vrais chrétiens, les apôtres.

C'est donc à un double culte du crucifix, extérieur et intérieur que nous sommes appelés en notre qualité de disciples de JÉSUS-CHRIST.

I

CULTE EXTÉRIEUR DU CRUCIFIX

Des fils bien nés, chez qui le temps n'a rien enlevé à la noblesse des sentiments, aiment à orner leur salon du portrait de leurs parents. Ce religieux respect que l'amour filial inspire, est plus qu'une grande leçon pour leurs propres enfants ; c'est un héritage précieux. Ceux-ci, un jour, sauront, en fils affectueux, honorer leur mémoire d'un semblable hommage.

Or quelle mémoire doit être plus chère et plus douce au cœur chrétien que celle de son Sauveur expirant pour lui sur la Croix ? En vérité, c'est peu que l'image de « l'auteur et du consommateur de notre foi, » soit offerte à nos adorations dans les églises. Il faut encore qu'elle préside à toute notre vie privée, qu'elle brille dans nos maisons, dans nos bureaux, dans nos ateliers. Nous connaissons sa vertu divine : elle fera descendre les grâces du ciel sur nous, sur nos familles et sur nos entreprises ; elle sera l'armure des forts qui nous protégera contre la fureur des démons. D'ailleurs, n'est-elle pas le symbole par excellence de notre foi ? Qui donc oserait décorer du nom de foyer chrétien la demeure dont le crucifix serait exclu ? Nous n'avons rien de plus cher ni de plus précieux au monde que notre foi. Nous devons en être fiers par-dessus tout le reste. Tout ce qui la symbolise doit commander notre respect et faire vibrer nos cœurs d'un saint enthousiasme. A plus forte raison devons-nous honorer ce qui en est l'emblème le plus auguste et le plus sacré, et y mettre notre gloire, à l'exemple de S. Paul.

Donc, ne soyons pas de ceux qui placent le crucifix en un lieu quelconque de la maison, qui le dissimulent dans un endroit

obscur où il paraît peu ou point. On conclurait justement de cette peur de paraître chrétiens à l'affaiblissement de notre foi et à la décadence de nos mœurs. Nous ne nous contenterons pas davantage de la présence du crucifix dans nos chambres à coucher, ou dans nos salles à manger, ou dans notre cabinet de travail. Nous le placerons au salon. C'est la place d'honneur, elle lui revient. L'en exclure serait une lâche complaisance pour le monde.

Il y a, il est vrai, des catholiques qui, coupables de suivre en cela les exigences d'une coutume condamnable, cherchent à s'en excuser. Ils trouvent pour le moins inconvenant que l'image du divin Crucifié paraisse en des lieux de réunions et de plaisirs, décorés d'ailleurs bien souvent avec un luxe d'ornements tout à fait mondains, parfois même de tableaux et de statues qui blessent la pudeur.

Or ceci revient à dire que ces personnes ont scrupule de placer l'image du Sauveur en un lieu qu'elles persistent cependant à orner sans scrupule et où elles veulent continuer à s'amuser sans scrupule. Que faut-il penser du scrupule de personnes qui en ont si peu? Franchement, n'est-ce pas là se tromper et tromper Dieu sciemment? Une âme sincère ferait disparaître le tableau, l'ornement indécent dont la présence est incompatible avec celle du crucifix, pour donner entrée à celui-ci au salon. Une âme sincèrement à Dieu ne prend pas ombrage que le CHRIST préside à ses plaisirs. Depuis quand l'image du Sauveur est-elle devenue un trouble-fête dans un milieu chrétien? Les joies sont-elles moins franches et moins vives parce qu'elles sont plus pures? et que le Sauveur les sanctifie?

Mais aux marques extérieures de vénération dont on vient de parler, il convient au chrétien pieux d'en ajouter d'autres plutôt inspirées par l'amour, comme de porter le crucifix sur sa personne, de le regarder et de le baiser souvent. Il en est même qui se plaisent à prier les bras en croix. Cette pratique, très ancienne dans l'Église, était fort répandue autrefois, comme on peut en juger par la Vie des Saints. C'était une pratique chère à S. Pierre d'Alcantara que l'on voyait souvent prosterné devant une grande croix, les bras étendus et versant

des torrents de larmes. Elle est encore en usage dans certains ordres religieux, et parmi les personnes de piété. On dit même que dans les Flandres belges, pays où la foi est bien conservée, on voit souvent devant le Crucifix des églises ou aux stations du Chemin de la Croix, les fidèles prier les bras étendus comme le Sauveur expirant.

II

LE CULTÉ INTÉRIEUR DU CRUCIFIX

« Mon livre ! mon livre ! » demandait Saint Paul de la Croix d'une voix mourante. On lui présente son bréviaire, puis le Saint Evangile. « Mon livre » murmure-t-il encore. Et quand on a compris enfin qu'il parle du crucifix, il le reçoit entre ses mains défaillantes, le porte à son cœur et puis à ses lèvres, et meurt dans le baiser de Jésus crucifié !

Voulons-nous arriver, nous aussi, à la vraie sagesse et nous assurer une fin bienheureuse ? Tournons les regards de notre âme vers ce livre tout divin. « Ouvrez vous-mêmes le livre, lisez de vos yeux. Les caractères en sont assez grands et assez visibles ; les lettres en sont de sang pour frapper la vue avec plus de force ; on a employé le fer et la violence pour les graver profondément sur le corps de Jésus-Christ crucifié » (Bossuet). Ne disons pas que nous sommes ignorants. Tous peuvent comprendre ce livre. Il ne faut que de la bonne volonté. Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux de l'âme. Notre foi projetant sa vive lumière, nous verrons ressortir toute la malice du péché dans les châtiménts épouvantables infligés par la justice du Père à son divin Fils chargé de notre péché ; puis, nous apparaîtra, en traits non moins éclatants de douceur, la miséricorde infinie de notre Dieu qui, pour nous sauver, en est venu à de telles extrémités que de prendre un corps comme le nôtre et de souffrir de telles souffrances.

Cette vue causait à un saint Ignace dans sa solitude de Manrèse une grande confusion et une douleur intense de ses fautes. Dans ses *Exercices spirituels*, il veut qu'on use de ce moyen pour toucher les cœurs et les retirer de la perdition. Tous ceux qui l'ont expérimenté savent combien il est efficace.

Et quel parfait modèle de toutes les vertus le crucifix n'of-

fre-t-il pas encore aux regards de l'âme attendrie ! O sublime patience de notre divin Rédempteur en proie aux tourments les plus cruels de l'âme et du corps ! Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? O humilité ! ô douceur ! qui semblent défier tous les opprobres, tous les outrages ! O pauvreté extrême poussée jusqu'au dénuement le plus absolu ! O charité qui le presse de demander à son Père pardon pour ses bourreaux ! « Mo.: Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » O brûlantes ardeurs pour le salut des âmes qui le dévorent et le font s'écrier : « J'ai soif. » O soumission admirable, entière et sans réserve à la volonté de son Père ! « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. »

Tous les Saints ont fait de Jésus crucifié le sujet favori de leurs pensées. Ainsi font tous ceux qui veulent sérieusement s'adonner au service de Dieu. C'est pour eux la grande école, l'école par excellence. En lisant et relisant sur le crucifix la doctrine fondamentale de l'abnégation ils en sont plus touchés que par tous les discours. C'est encore là qu'ils apprennent le mieux à aimer Notre-Seigneur, à prier, à se dévouer, à s'immoler. Aux moments de la tentation, c'est là qu'ils vont apaiser les révoltes de la chair. Quand sonne l'heure sombre et redoutable du sacrifice, des épreuves, de la maladie, ah ! c'est au pied du crucifix qu'ils vont apprendre à se résigner, à souffrir, à aimer, et, dans les plaies sacrées du Sauveur, puiser une volonté généreuse, la force de souffrir, la consolation et la joie elles-mêmes. C'est là enfin qu'ils deviennent si habiles dans l'art incomparable de se tresser avec des souffrances bien portées, une belle couronne de gloire.

On rapporte le trait suivant de S. Joseph de Léonissa, Mineur Capucin. Il se dévouait à Péra, faubourg de Constantinople, au salut des galériens. Dieu le récompensa de ses travaux comme il récompense ses meilleurs amis, par la souffrance. Joseph fut atteint d'un cancer horrible. On veut l'attacher pour l'opérer. A cette époque, on ne connaissait pas l'art de rendre le malade inconscient pendant l'opération. Mais lui, prend son crucifix : « Voilà, dit-il, le plus fort de tous les liens »

Aujourd'hui, que les médecins savent endormir les douleurs, on cède bien facilement à l'horreur naturelle des souffrances

pour se priver des riches mérites qu'elles réservent aux âmes fortes, au regard de la vie future. Au moins, ne permettons jamais que, sous prétexte d'adoucir le trépas d'un moribond, on le plonge dans un profond sommeil, où il expirera sans qu'on lui ait donné le temps de faire à Dieu le sacrifice très méritoire de sa vie, ni même parfois de se confesser. Mais présentons au malade, au moribond le crucifix : la grâce triomphera de sa faiblesse, et lui adoucira les angoisses de la mort.

*
* *

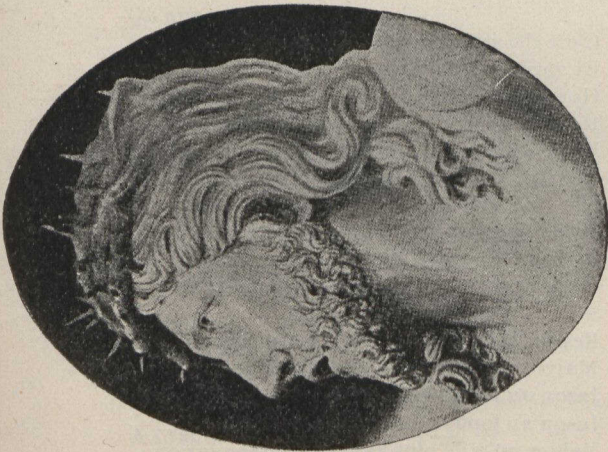
La dévotion au Sacré-Cœur ne nous aidera pas peu à rendre à la Croix le culte que nous lui devons. Si intime est la liaison qui existe entre ces deux dévotions que l'on ne peut vraiment aimer le Sacré-Cœur si l'on fuit sa Croix, et que la dévotion à ce Cœur adorable achève et perfectionne la dévotion au Crucifix. Elle la perfectionne en nous faisant mieux connaître l'étendue et l'intensité des souffrances du Sauveur, mais surtout en nous découvrant l'amour immense, raison de tout ce qu'il a souffert pour nous. La Bienheureuse Marguerite-Marie fut amante passionnée de la Croix. «Un amour crucifié, disait-elle, demande des crucifiés d'amour.» Et elle s'appliquait avec ardeur à devenir une image vivante de son amour crucifié. Et telle fut sa passion des souffrances qu'elle ne pouvait s'en passer, qu'elle y mettait sa jouissance. Si nous ne pouvons parvenir à cet héroïsme de l'amour, nous pourrons, du moins, trouver certainement dans le Cœur de JÉSUS, assez de grâce et d'amour pour nous renoncer nous-mêmes et porter notre croix en fidèles imitateurs de JÉSUS crucifié,

L. H., S.J.

Prière quotidienne pendant ce mois :

Divin Cœur de JÉSUS, je vous offre, par le Cœur immaculé de MARIE, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel. Je vous les offre, en particulier, afin que la croix de JÉSUS-CHRIST soit connue et aimée de tout le monde.

Résolution apostolique : Donner partout au crucifix la place d'honneur.



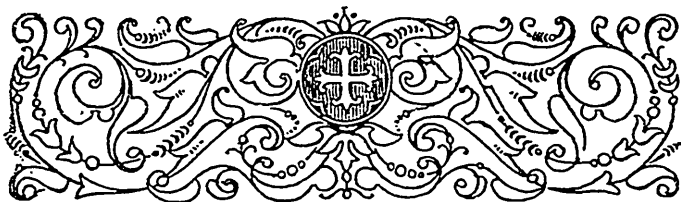
Côté gauche de la face : la résignation.



Côté droit de la face : la douleur.

TÊTE DU CRUCIFIX D'AVIGNON.

Ce célèbre Crucifix en ivoire est dû au ciseau de Jean Guillermin. Particularité remarquable : l'ensemble de la physionomie n'est pas détruit par la représentation de ces deux aspects différents.



LE CHEMIN ROYAL
DE LA SAINTE CROIX ET DES SOUFFRANCES

PAR PIERRE CORNEILLE (*)



A croix ouvre l'entrée au trône de la gloire,
Par elle ce royaume est facile à gagner :
Aime donc cette croix par qui tu dois régner,
En elle est le salut, la vie et la victoire.
Elle est notre soutien contre ses ennemis ;
Des célestes douceurs l'épanchement promis

Et la force de l'âme ont leurs sources en elle :
L'esprit y voit sa joie et sa tranquillité,
Il y voit des vertus le comble et le modèle,
Et la perfection de notre sainteté.

C'est elle seule aussi qui doit être suivie,
Et garde-toi, chrétien, de prendre un autre but ;
Hors d'elle pour ton âme il n'est point de salut,
Hors d'elle point d'espoir de l'éternelle vie.
Elle parle à ton cœur d'une éloquente voix :
Si tu ne veux périr, charge sur toi la Croix,
Suis du Crucifié les douloureuses traces ;
Et les dons attachés à ce glorieux faix,
Attirant dans ton cœur le trésor de ses grâces
T'élèveront au ciel pour y vivre à jamais.

Revois de tous les temps l'image retracée,
Marche de tous côtés, cherche de toutes parts,
Jusqu'au plus haut des cieux élève tes regards,
Jusqu'au fond de la terre abîme ta pensée :
Vois ce qu'a de plus haut la contemplation,

(*) Ces vers du grand poète sont la traduction d'un beau chapitre de l'*Imitation* bien connu, le douzième du second livre.—S. D. L. R.

Vois ce qu'a de plus sûr l'humiliation,
Connais tout, scrute tout dans toute la nature :
Tu ne trouveras point à faire un meilleur choix,
Tu ne trouveras point ni de route plus sûre,
Ni de chemin plus haut que celui de la croix.

Porte donc de bon cœur cette croix salutaire
Que tu vois attachée à ton infirmité ;
Fais un hommage à Dieu d'une nécessité,
Et d'un mal infailible un tribut volontaire.
Tel est notre destin, telles en sont les lois,
Tout homme pour lui-même est une vive croix,
Pesante d'autant plus que plus lui-même il s'aime ;
Et comme il n'est en soi que misère et qu'ennui,
En quelque lieu qu'il aille il se porte lui-même
Et rencontre la croix qu'il y porte avec lui.

Ne crois point te soustraire à cette loi commune
Dont aucun des mortels n'a pu se dispenser :
Quel monarque par là n'a-t-on point vu passer ?
Qui des saints a vécu sans croix, sans infortune ?
Ton Maître, JÉSUS-CRIST, jusques à son tombeau,
N'a-t-il pas, comme nous, porté un lourd fardeau ?
N'est-il pas dans les cieux monté par les supplices ?
Et tu ne veux pour toi que pompe et que plaisirs,
Qu'une existence molle et des jours de délices,
Qu'une pleine licence à tes méchants désirs ?

Veux-tu faire un essai du paradis sur terre ?
Veux-tu te rendre heureux avant que de mourir ?
Prends pour l'amour de Dieu, prends plaisir à souffrir,
Prends goût à tous ces maux qui te livrent la guerre.
Si même le Seigneur te donnait à choisir
Ou l'extrême souffrance ou l'extrême plaisir,
Tu devrais au plaisir préférer la souffrance :
Plus un si digne choix réglerait tes desseins,
Plus ta vie à la sienne aurait de ressemblance
Et deviendrait conforme à celle de ses saints.

Oui, le Seigneur lui-même à souffrir nous exhorte ;
A tout sexe, à tout âge, il fait la même loi :
« Renonce à toi, dit-il, prends ta croix et suis-moi.
Heureux qui par amour la reçoit et la porte ! »
Heureux qui dans son cœur goûte la vérité :

Il sait que le bonheur, bien de l'éternité,
 Ne se peut acquérir qu'à force de souffrances.
 Que les afflictions sont la porte des cieux,
 Qu'aux travaux Dieu mesure enfin les récompenses,
 Et donne la plus haute à qui souffre le mieux.

NEUVAINNE DE LA GRACE

EN L'HONNEUR DE S. FRANÇOIS-XAVIER

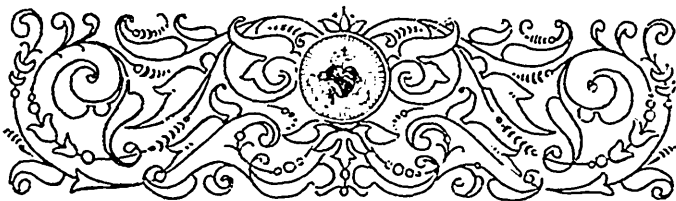
Sur le fin de l'année 1633, le Père Mastrilli était à surveiller les préparatifs de la décoration d'une église, quand un marteau, du poids de deux livres, lui tomba sur la tête, d'une hauteur de plus de deux cents pieds, et le coucha dans son sang. On pleurait déjà le Père Mastrilli comme mort, lorsque tout à coup, le Père se redresse, et levant les yeux et les mains vers le ciel, il s'écrie: Mes Pères, je suis guéri, et c'est à saint François-Xavier que je le dois. Après s'être relevé, il raconta lui-même que saint François-Xavier, pour lequel il professait une tendre dévotion, lui était apparu, le visage rayonnant de gloire: qu'il lui avait enjoint d'appliquer sur sa blessure une relique de la vraie Croix, et lui avait fait faire le vœu d'aller au Japon pour y cueillir la palme du martyre: enfin qu'il lui avait assuré que tous ceux qui pendant l'espace de neuf jours, du 4 au 12 mars, imploreraient chaque jour son intercession auprès de Dieu, se confesseraient et communieraient pendant le Neuvaine, ressentiraient les effets de son crédit, en obtenant de Dieu tout ce qu'ils demanderaient pour leur salut et pour sa gloire.

La Neuvaine a été dès lors pratiquée en tous lieux avec une efficacité telle qu'on lui a donné le nom de NEUVAINNE DE LA GRACE.

N. B.—A vendre aux Bureaux du MESSENGER: Notice historique avec prières pour la Neuvaine. Prix 25 cts le 100; 5 les 15.

MOIS DE SAINT JOSEPH

Faire le mois de saint Joseph, c'est pratiquer, chaque jour du mois de mars, quelques exercices de piété et des actes de vertu en l'honneur de saint Joseph. A ce titre, on peut gagner les indulgences suivantes, applicables aux âmes du purgatoire: 300 jours, chacun des jours du mois; *indulgence plénière*, un jour à son choix dans le courant du mois, aux conditions ordinaires.



L'ÂME CONSOLATRICE DU CŒUR DE JÉSUS

(Suite et fin)

QUELS SONT CEUX QUI PEUVENT S'ASSOCIER
À JÉSUS SOUFFRANT.



POUR faire partie de cette Compagnie d'âmes consolatrices du Cœur de Jésus souffrant, il suffit d'avoir quelque chose à souffrir, et cela soit par des pénitences librement choisies, avec approbation du directeur, soit par des afflictions involontaires pour lesquelles même nous aurions de la répugnance.

Et ainsi parmi ceux qui peuvent consoler Jésus souffrant, se trouvent tous ceux qui sont éprouvés par des infirmités corporelles quelconques; ceux qu'attriste un défaut naturel, pénible ou humiliant; ceux qu'afflige l'absence ou la perte d'une personne chérie; ceux encore, qui, ayant besoin d'appui et de secours humains, ne reçoivent aucun aide; ceux qui souffrent des tribulations dans leur âme, destentations de la part du démon, des inquiétudes et des angoisses au sujet de leur salut, inquiétudes et angoisses que le confesseur, d'ailleurs, juge être sans fondement; de même encore ceux qui subissent des pertes considérables dans leurs biens et leur fortune; ceux qui sont victimes de soupçons déshonorants, de calomnies et d'affronts: en un mot tous ceux qui ont à subir, de gré ou de force, quelque chose de désagréable et de pénible.

D'une façon particulière cependant, sont appelés à consoler le Cœur de Jésus affligé, tous ceux qui se font gloire d'être les serviteurs aimants et dévoués du Sacré-Cœur, et par conséquent ceux qui font partie de quelque association érigée sous l'invocation de ce Cœur sacré ou du Cœur de sa Mère Immaculée; de même aussi toutes les personnes religieuses.

PRATIQUE DE CETTE DÉVOTION.

L'âme désireuse de profiter de ses peines pour consoler le Cœur affligé de Jésus, assistera en esprit à quelques circonstances de la passion dans laquelle elle trouve d'ordinaire plus de sentiment et de dévotion; et levant, avec un humble respect, les yeux vers ce divin visage, elle considérera son Sauveur portant sur elle un de ces regards tendres et pénétrants qui transpercent le cœur et parlent plus éloquemment que la bouche elle-même.

Les principales circonstances de la Passion peuvent être ramenées aux neuf suivantes :

I. *La prière au jardin.*—1^o Contemplez Jésus, le Cœur noyé dans une mer d'amertume et d'angoisses, rempli de dégoût et de crainte à la seule pensée de cette trahison du disciple furieux qui va se décharger sur lui. 2^o Ecoutez comment, vous offrant le calice amer de sa passion, il vous dit : Veux-tu, âme chérie de mon Cœur, veux-tu boire quelques gouttes au moins de ce calice ? Plus tu en prendras, moins j'aurai à en boire. 3^o Demandez-vous ce que vous devez répondre : Ah ! mon bien-aimé Jésus, direz-vous, que ne puis-je épuiser seul ce calice pour que vous n'ayez rien à en prendre vous-même ! J'accepte comme des gouttes de ce calice amer, offert par vos mains, telles et telles peines par lesquelles vous daignez m'associer à votre passion et me rendre compagnon de vos souffrances.

II. *La nuit passée dans la maison de Caïphe.*—1^o Considérez votre Rédempteur devenu le jouet de ces cruels gardiens. Ils se moquent de lui, ils l'accablent de coups, ils le souillent comme s'il était un insensé. 2^o Ecoutez-le : Veux-tu, vous dit-il, veux-tu, âme chérie de mon Cœur, souffrir à ma place quelqu'une de ces insultes, recevoir quelqu'un de ces mauvais traitements ? Plus tu en accepteras, moins j'aurai à en subir, et plus tu procureras de soulagement à mon Cœur affligé. 3^o Quelle sera votre réponse ?

III. *Le Palais d'Hérode.*—1 Considérez Jésus traité comme un fou, méprisé comme un homme stupide, lui qui est la Sagesse infinie du Père Éternel. 2 Ecoutez-le encore. Il vous demande si vous consentez à souffrir pour lui une partie de ce mépris et de ce déshonneur. 3 Réfléchissez à ce que vous devez répondre.

IV. *La flagellation à la colonne.*—Considérez la cruauté, la barbarie avec laquelle les bourreaux déchirent cette chair innocente. 2 Ecoutez le Sauveur qui vous invite à vous placer entre les fouets et la victime, pour en recevoir les coups sur votre corps. 3 Acceptez dans cette intention la souffrance corporelle des infirmités qui vous affligent.

V. *Le couronnement d'épines.*—1° Contemplez les vives douleurs que causent les épines à la tête sacrée du divin Sauveur. Entendez-le vous demander si vous voulez recevoir en la vôtre quelqu'une de ces épines. 3° Offrez-vous à les recevoir toutes.

VI. *Jésus monte au Calvaire, chargé de la croix.*—1° Représentez-vous que vous assistez à cette marche pénible vers le Calvaire, avec le Cyrénéen et avec les femmes de Jérusalem. 2° Ecoutez : Jésus vous demande si vous ne voulez point approcher votre épaule de sa croix, pour que le poids lui soit d'autant plus allégé que vous en porterez davantage. 3° Priez-le de vous la laisser porter seul, afin qu'il puisse marcher lui-même sans ce fardeau avec moins de fatigue.

VII. *Le crucifiement.*—1° Voyez comment on le cloue à la croix. 2° Entendez-le vous convier à placer vos mains et vos pieds là où sont ses pieds et ses mains, pour recevoir les clous. 3° Acceptez dans cette vue vos peines et vos adversités.

VIII. *Le délaissement sur la croix.*—1° Ecoutez comment Jésus se plaint à son Père de l'abandon où il le laisse. Considérez combien le sentiment en est vif dans le divin Cœur. 2° Entendez-le vous demander si vous voulez le secourir dans une angoisse si douloureuse. 3° Offrez-lui le délaissement dont vous souffrez dans vos peines, pour apporter quelques adoucissements à la désolation si poignante de votre divin Maître.

IX. *La soif dont Jésus souffrit dans son agonie.*—1° Considérez la cruauté de ceux qui, par leurs impatiences et leurs murmures dans leurs peines, donnent à boire du fiel et du vinaigre à Jésus torturé par la soif. 2° Ecoutez comment, pour tempérer cette soif, votre Sauveur vous prie de lui offrir le vin rafraîchissant de la charité, en prenant, en acceptant vos peines pour le consoler. 3° Ne refusez pas à votre Rédempteur, à l'époux de votre âme, à votre Roi, à votre Dieu, un soulagement que vous pouvez lui procurer dans son extrême nécessité.

Ces neuf considérations si courtes serviront à exciter à la générosité l'âme qui désire soulager le Cœur affligé de Jésus; elles l'animeront à accepter comme venant de la main de Dieu, toutes sortes de peines, et à les souffrir dans cette vue et avec cette intention de consoler le divin Sauveur. Quand l'âme se trouvera actuellement en proie à la souffrance, elle pourra employer avec fruit les exercices suivants.

EXERCICES POUR LA PRATIQUE DE CETTE DÉVOTION.

Premier exercice. Dès que l'âme se sentira atteinte par l'impression douloureuse de l'infirmité, de la tentation, de la tristesse, etc., aussitôt sans vouloir penser à la force de la douleur

qui la crucifie, à la malice du démon qui la tente, à la méchanceté des hommes qui la persécutent; sans vouloir examiner les causes pour lesquelles Dieu l'éprouve, que cette âme fixe son regard sur JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, et qu'elle l'entende lui dire: «Ma fille, cette peine, toi ou moi devons la subir: veux-tu l'endurer pour moi, afin que je n'aie pas à la subir? Qui de nous deux la souffrira?» Que l'âme alors lui réponde: «Non pas vous, Seigneur, mais moi!» et qu'elle répète ces paroles le plus souvent possible tant que durera cette souffrance: et quand même elle sentirait une répugnance intérieure à prononcer ces paroles, qu'elle ne cesse de les redire, au moins vocalement et des lèvres.

Second exercice. Dire à Notre-Seigneur: Je ne consentirai pas à ce que vous puissiez vous plaindre de n'avoir dans vos peines, trouvé personne pour s'attrister avec vous et vous consoler. Je veux souffrir avec vous, je veux être pour vous un consolateur.

Troisième exercice. Dire avec saint Paul: J'accomplis en moi ce qui manque à la passion de JÉSUS-CHRIST.

Quatrième exercice. Se représenter que l'on est devant JÉSUS, et lui dire avec saint Alphonse Rodriguez: Je vous rends grâce, je vous loue, je vous bénis pour la faveur que vous me faites, en m'accordant cette peine afin que je la souffre pour votre amour et pour votre consolation.

Cinquième exercice. Dire avec le même Saint: Volontiers, ô doux JÉSUS, jusqu'au jour du jugement je souffrirai cette peine ou cette tentation, pour vous faire plaisir à vous et pour causer du dépit au démon.

Sixième exercice. Se jeter dans l'amoureuse providence de Dieu, ou dans ce volcan d'amour qui est allumé dans le Cœur de JÉSUS, et lui dire: Encore plus de souffrances pour moi, Seigneur, et plus de consolations pour vous!

Que chacun prenne la formule dans laquelle il trouvera plus de courage et de dévotion; et qu'il ne se lasse point de la redire, jusqu'à ce qu'il prenne l'habitude de la prononcer comme d'instinct, à la première attaque de la souffrance ou de la tentation, quelle qu'elle soit.

Ce même exercice peut également se pratiquer avec un grand profit, par rapport aux peines que nous craignons ou que nous imaginons dans l'avenir. « Dès maintenant, dirons-nous, j'accepte, ô mon Dieu, pour consoler le Cœur affligé de Jésus, toute la part de ses souffrances, que vous avez déterminé de me communiquer, depuis le moment présent jusqu'à l'heure de ma mort. »

DES GRANDS BIENS QUE RENFERMENT LES SOUFFRANCES ENDURÉES POUR CONSOLER LE CŒUR AFFLIGÉ DE JÉSUS.

C'est une œuvre si excellente de consoler Jésus, à l'aide de nos souffrances, qu'aucune langue humaine ne saurait en exprimer parfaitement tous les avantages. Nous en indiquerons du moins quelques-uns.

1. Et tout d'abord, en supportant pour JÉSUS-CHRIST les adversités que nous ne pouvons éviter, nous faisons de nécessité vertu; et par ces peines mêmes qu'il nous faut forcément, inévitablement souffrir, nous pouvons gagner des trésors inestimables de grâce et de gloire.

2. En second lieu, souffrir pour consoler JÉSUS-CHRIST, est un exercice continu de charité parfaite.

3. Puis, souffrir avec Jésus et pour Jésus, c'est un gage assuré de notre salut éternel. Ainsi l'atteste le pape saint Léon le Grand.

4. C'est aussi un moyen très efficace pour payer nos dettes et nous dégager, dès cette vie, des peines que nous devons souffrir en purgatoire; pour témoigner à Dieu notre reconnaissance des bienfaits si nombreux et si précieux qu'il nous a accordés; et en obtenir de nouveaux, non seulement pour nous-mêmes, mais encore pour les autres. Car que pourrait refuser JÉSUS-CHRIST à qui se dévoue pour alléger ses peines?

5. Enfin, c'est un chemin assuré pour s'élever rapidement à une haute et solide perfection, par la pratique des vertus véritables; en même temps que c'est la manière la plus aisée d'y atteindre.

Traduit de l'espagnol du P. Jacques Nonell, S. J.



MON AMI JOB

GLOIRE AU CŒUR DE JÉSUS !



'AVAIT été une vie bien tourmentée et bien incertaine de son lendemain, que la vie de mon ami Job. Né sous le beau et joyeux ciel de Lorraine, près de Metz, il y a de cela cinquante ans, il avait dit adieu au pays natal, à sa famille, adieu pour jamais. Pourquoi ? nul ne le sait, et Job emporta son secret dans la tombe : il était bien jeune encore, quinze ou seize ans, et il s'en allait tenter la fortune. Il parcourut un peu le monde entier, travaillant à tout métier, et faisant son chemin... Enfin, il vint échouer dans l'Afrique australe, et là il se fixa : pas au même endroit, oh non ! il lui fallait du large, de la variété, du grand air, du changement, et il parcourut les deux Colonies et les pays des Boers, l'Orange et le Transvaal. C'était le beau temps alors, c'étaient les diamants de Kimberley, c'étaient les mines du Rand. Et Job... (c'était son nom de baptême ; il avait laissé tomber l'autre dans l'oubli, il était pour tout le monde Job, et Job tout court) donc Job s'était laissé attirer par le rayonnement des pierres précieuses. Il s'était fait mineur, et quoique pierre roulant il amassa de la mousse, un joli denier de 100,000 francs... Mais il spécula, et un jour se réveilla gros Jean comme devant, le gousset vide. Allons, se dit Job, un autre tour de roue ; dame Fortune me sourira peut-être, car je lui suis fidèle. Et le brave garçon s'achemina vers le Rand, pour y briser le quartz qui contient le précieux filon aurifère. Du quartz il en moula sous son marteau, il en brisa ; mais, un jour, le quartz à son tour le brisa, tout au moins brisa sa carrière : un éclat de pierre vint le frapper à l'œil gauche, et après de longues souffrances il se trouva borgne. et, n'ayant ni sou ni maille, il reprit le travail des mines, puis se fit maquignon, et le gousset commençait à s'arrondir, quand, hélas ! un nouvel accident survint. Il était à la chasse, et tirait sur un bel animal ; mais le fusil, un vieux fusil, éclata dans ses mains, et l'œil droit y passa presque entièrement : de longs soins lui laissèrent juste de quoi distinguer la nuit du jour, mais rien de plus... Alors Job comprit qu'il avait assez couru le monde, et il s'en vint à l'hôpital de Maritzburg, pour y attendre avec patience la fin de sa carrière.

C'est là que je le vis, et ce fut le premier à qui je fus envoyé, car il pouvait me parler français. Job avait quitté sa famille, mais, hélas !

il avait aussi quitté la chaude atmosphère de ferveur et de foi de sa première Communion : jeté sur la mer aux grands naufrages, sans mentor, sans guide, les heureuses impressions de l'enfance s'étaient graduellement effacées. Puis, il s'était trouvé en contact avec l'hérésie, et sa foi avait chancelé. Pauvre Job ! c'était si triste d'être privé de la lumière des yeux, et même en partie de la lumière de l'esprit ! car il ne pouvait pas suivre la marche des événements à moins qu'un autre lui prêtât ses yeux et lui lût les journaux. Et de bonnes dames étaient venues, elles s'étaient mises à lui lire les nouvelles, puis à lui lire des pamphlets contre la religion catholique, et sa foi chancelante de Job avait fait naufrage, du moins en apparence. Il était cependant bon, patient comme son saint patron, et se faisait aimer de tous.

Je tâchai de m'en faire aimer moi aussi, et grâce à quelques lectures, à des visites répétées, à mon titre de Lorrain, nous étions devenus bons amis : « Allons, me dis-je, voici le moment ! » « Dites-moi, Job, ne seriez-vous pas heureux d'aller parfois à la Messe ? » — Hum ! Mes habits ne sont guère de mise ! — « Qu'à cela ne tienne, mon Supérieur m'a promis de vous acheter un « complet », si vous vouliez venir : il paiera aussi le « nickrha » qui vous amènera. » — Vous êtes bien bon, mais... mais... je suis protestant ! » Pauvre Job, je ne croyais pas qu'il fût allé si loin ! — « Voyons, lui dis-je, contre quoi protestez-vous ? » — Oh ! contre bien des choses ! — « Mais quoi encore ? » — Oh ! les indulgences, les Dragonnades, les fausses décrétales. » Son carquois était bien fourni de flèches par ces Dames prédicantes ! « Voyons, Job, dites-moi un peu ce que c'est que tout cela : fausse décrétale, indulgences, etc... » Hélas ! Job savait les noms, mais rien de plus, son éducation n'était point finie.

Cependant, j'étais battu, obligé à la retraite, une vraie déconfiture, quoi ! Comme le diable devait rire ! Toutefois, nous restâmes bons amis, tant que je ne touchais pas le point sensible : au moindre signe de retour offensif, Job tombait dans un mutisme absolu. En attendant, on priait : les petites orphelines du Couvent parlaient de Job au Sacré-Cœur, et demandaient au Sacré-Cœur de parler à Job... Deux ans, trois ans passèrent, et pas plus que Sœur Anne je ne voyais venir ce que j'attendais... Je trouvais Job bien endurci, et le Sacré-Cœur bien long à tenir ses promesses. Mais qu'importe le temps au Sacré-Cœur ? N'en est-il pas le Maître ?

Son jour arriva. Au commencement du Carême, mon brave homme tomba malade, d'une sorte d'influenza ; il fut longtemps sans sortir, et il sentit ses forces s'en aller peu à peu. De nouveau, les petites orphelines supplièrent le Cœur divin avec toute la ferveur de leur innocence, et un jour je décidai de tenter à nouveau l'attaque.

Eh bien, Job, lui dis-je, vous n'avez pas l'air d'aller mieux ? — « Non, Père, dit-il, je crois que je m'en vais ! » — Oui ? mais alors, il faut penser à votre âme. Dites-moi, est-ce que vous ne croyez pas, si Dieu vous appelle, que ce serait plus sûr pour vous d'aller le voir en

bon catholique ? Pas de réponse. Est-ce que vous ne seriez pas heureux de renouveler votre première Communion avant de partir ? Cela parut le toucher ; puis après quelques moments de silence : Mais, dit-il, c'est qu'il faudrait me confesser ! — Eh bien, et puis après ? ce n'est pas difficile ! — Pas difficile, quand il y a trente-cinq ans que je ne l'ai eue ? — D'autres ont attendu plus longtemps encore ; puis, soyez tranquille, je ferai votre confession, et vous n'aurez qu'à dire oui ou non. Ça va-t-il ? — Il leva ses yeux morts vers les miens, une larme roula sur ses joues : Eh bien, dit-il, oui, si je ne vas pas mieux bientôt !

C'était une première victoire, dont le Sacré-Cœur fut dûment remercié.

La Semaine Sainte arriva, et le dimanche des Rameaux je m'en allai voir Job pour lui rappeler sa promesse : « Allons, Job, h' dis-je, ça ne va pas mieux ; ne pensez-vous pas qu'il faudrait songer à la confession ? » — Oh ! il me faut du temps pour me préparer ! — Eh bien, je vais vous en donner : c'est aujourd'hui dimanche, et je viendrai vendredi pour vous confesser. — Vendredi ? — Oui, c'est le Vendredi-Saint, un beau jour pour revenir au bon Dieu ! — Le Vendredi-Saint ? déjà ? Eh bien oui, ce sera pour le Vendredi-Saint !

Et ce fut pour le Vendredi-Saint ; Job donna congé à ses dames prédicantes, se fit inscrire de nouveau comme catholique sur les registres de l'hôpital, et quand tout fut fini, il sembla retrouver un bonheur nouveau, inconnu depuis longtemps. Ses pauvres yeux morts ne se lassaient pas de pleurer ; il demanda un crucifix, une médaille et un scapulaire, et désira la sainte Communion pour le jour de Pâques.

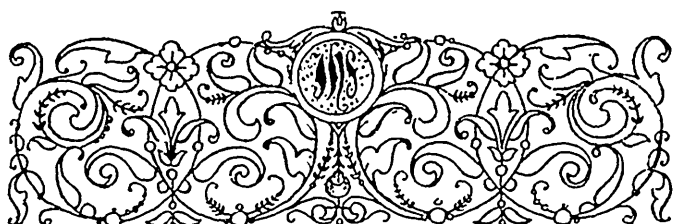
Ce fut un *alleluia* pour le Ciel, et aussi pour un spécial coin de terre. Les infirmières, quoique protestantes, avaient préparé un petit autel orné de fleurs, recouvert d'un drap bien blanc le pauvre lit, et le brave Job se sentait tout heureux, si heureux, qu'il pouvait à peine parler. Il suivit les prières, il pria lui-même, il pleura, et Jésus redescendit dans son cœur : les Anges sans doute étaient là, se réjouissant de voir la brebis rentrée au bercail, et louant les miséricordes du Cœur de Jésus.

Quelques jours encore, Job souffrit et pria, il reçut les derniers secours des mourants : et comme j'allais le voir un matin, je ne trouvai plus que son pauvre corps, l'âme s'était envolée : l'enfant prodigue était allé revoir son Père, et en recevoir le touchant baiser ; l'aveugle avait ouvert les yeux à la lumière ineffable de l'Agneau ; le converti du Cœur de Jésus était allé remercier Celui qui l'avait guéri des plaies de son âme, qui l'avait lavé et purifié dans son sang divin.

Il repose maintenant au cimetière, loin de la douce Lorraine, loin du clocher natal, mais il repose là où le Cœur divin l'a poursuivi, l'a ramené ; il repose là où il a combattu le bon combat, et conquis la couronne de gloire pour l'éternité.

Honneur, louange, au Cœur miséricordieux de Jésus !

H. D., O. M. I.



LA PREMIÈRE RELIGIEUSE CANADIENNE

Marie-Françoise Giffard de St-Ignace

1634-1657

Suite et fin.



LEUR d'innocence et de piété, épanouie loin du monde sous les regards de Jésus, telle nous est apparue jusqu'ici notre première Religieuse canadienne. C'est maintenant l'épouse forte et magnanime du divin Crucifié que nous allons contempler en elle. Combien elle l'a aimé!

LA SAINTE HOSPITALIÈRE

La Sœur de St-Ignace, en immolant à Dieu sa tendresse pour ses parents, semble avoir brisé le lien qui pouvait retarder le plus son essor vers les hauteurs sublimes de la perfection. (1) Elle apportait, du reste, à la conquête de la sainteté les plus heureuses dispositions: l'ardeur généreuse de ses seize ans, une âme élevée, une vertu déjà solide et surtout la pureté d'un ange. Ses confesseurs ont attesté après sa mort qu'elle n'avait jamais perdu la grâce baptismale et que sa pureté était angélique. Au sortir de l'orage que l'enfer lui

(1) Nous avons raconté dans un premier article ce qu'il lui en coûta pour se faire religieuse. Il ne faudrait pas s'en étonner, puisqu'une sainte Thérèse éprouva les mêmes angoisses quand elle se fit religieuse et soutint les mêmes combats. Voici comme elle parle au chap. 4e de sa vie: «Lorsque ie sortis de la maison paternelle, j'éprouvai comme les douleurs de l'agonie, et je ne crois pas que la dernière heure me puisse réserver des angoisses plus cruelles, je sentis tous mes os qui allaient se détacher les uns des autres...»

avait suscité avant qu'elle émit ses vœux, l'amour divin eut bien vite repris tout son empire sur cette âme d'élite. « Pour ceux qui aiment Dieu, tout concourt à leur bien, » (1) même les tentations. Ce fut le cas de la nouvelle Religieuse: sa ferveur redoubla après sa profession. Que le souvenir de ces jours d'épreuves lui était amer! Elle ne cessait de se reprocher vivement sa faiblesse: « Oh! que j'étais aveugle, s'écriait-elle, et que le démon était méchant de me vouloir faire quitter un si grand bien que la vie religieuse! » Et pour protester de sa fidélité à Notre-Seigneur et réparer les hésitations bien excusables de son esprit tourmenté, elle renouvelait ses vœux jusqu'à vingt et trente fois le jour.

Elle s'élança avec une nouvelle vigueur à la poursuite de l'idéal qu'elle caressait dès ses jeunes ans, l'idéal de la sainte Hospitalière, toute à JÉSUS-CHRIST son bien-aimé, et toute aux membres souffrants du Bien-Aimé par les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle sortables à son sexe et à sa condition. On devine aisément les grâces de choix que JÉSUS-CHRIST, « qui se plaît au milieu des lys, » dut lui prodiguer. Ce qui est certain, c'est que morte au monde et à elle-même, elle cacha de plus en plus sa vie en Dieu avec JÉSUS-CHRIST. Jésus fut toute sa vie. Elle ne cessa de croître dans sa grâce et dans son amour, sans retour d'amour-propre, sans faiblesse ni incoscience, et vola, plutôt qu'elle ne marcha, par les âpres sentiers du sacrifice dont elle atteignit en peu d'années les plus hauts sommets.

Par malheur, nous savons fort peu de chose sur les six premières années qui suivirent sa profession, Par suite, il nous est impossible de pénétrer les intimes beautés de cette âme choisie, de suivre les ascensions successives de son cœur; impossible de la faire revivre par un récit varié, et abondant en détails, de ses actions vertueuses. Il eût été, sans doute, aussi intéressant qu'utile d'assister au progrès de sa charité et aux saints combats qu'elle dut livrer, de contempler une âme si pure et si aimante dans ses rapports intimes avec Notre-Seigneur, avec sa divine Mère et les Saints, ou encore dans

(1) Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. (Rom. viii, 28.)

l'exercice de sa miséricordieuse tendresse auprès des malades de l'hôpital.

Toutefois, nous savons d'une part l'amitié très étroite qui l'unissait à sa sainte compagne, la Mère Marie-Catherine de St-Augustin. De cela seul nous pouvons inférer justement, croyons-nous, qu'elle possédait un grand esprit d'oraison et de mortification, et beaucoup de zèle pour la pratique des vertus, de celles surtout qui sont le propre de l'Hospitalière ; nous pouvons aussi conclure qu'elle pratiqua la dévotion au Cœur immaculé de MARIE, dévotion chère à la Mère de St-Augustin, et très probablement la dévotion au très Saint Cœur de JÉSUS, que cette sainte Religieuse apprit, on n'en peut douter, du Vénéral Jean Eudes qu'elle connut avant de venir au Canada.

D'autre part, nous avons quelques renseignements précis et positifs. Ils nous sont fournis par la notice nécrologique de la Mère Françoise de St-Ignace et par les Annales de l'Hôtel-Dieu. Malgré le très brièveté, ils nous permettent de tracer un portrait, au moins ébauché, de la première Hospitalière canadienne :

On nous la représente « toute aimable..., s'acquittant de toutes ses obligations avec une perfection que les autres admiraient, douée d'une très grande douceur et d'une prudence au-dessus de son âge qui la fit mettre dans des charges dont elle s'acquitta dignement..., d'une charité ardente... » qui brillait particulièrement à l'égard de ses Sœurs en religion. Ainsi « quand elle voyait quelque Sœur, qui dépendait d'elle, manquer à son office, elle ne lui en disait jamais rien ; mais elle allait doucement l'aider et faire elle-même ce qu'il fallait, lui disant avec douceur : Ma chère Sœur, vous êtes lasse, et moi je me suis reposée et suis encore jeune. — Elle s'incommodait très volontiers pour soulager les autres, et, si quelqu'une faisait quelque faute, elle avait toujours en bouche de quoi l'excuser. » Ce qu'elle était à l'égard des autres, on le devine encore à ces mots des Annales : « Elle était beaucoup aimée des Français et des Sauvages, et ils prenaient un singulier plaisir à la douceur de son entretien. » Toutes ces vertus avaient pour fondement « une humilité profonde et sincère. »

Un témoignage précieux est encore rapporté. C'est celui de l'un de ses Directeurs qui l'ont le mieux connue, probablement le P. Chastelain ou le P. Vimont. Ce Père a déclaré après sa mort qu'elle « possédait toutes les vertus religieuses à un degré éminent, et cela solidement. » Le même Père ajoute qu'elle avait « une prudence au-dessus du commun et une douceur qui la rendait aimable. » Ces deux vertus semblent en effet avoir été, avec l'amour des souffrances, comme nous allons le voir, les traits distinctifs de sa physionomie morale.

Un jour, l'héroïsme de l'Hospitalière modèle se révéla par une action d'éclat. C'était un an avant sa mort, vers la fin de l'hiver de l'année 1656. On amena à l'Hôtel-Dieu une pauvre sauvagesse des plus répugnantes, une fille algonquine frappée de la maladie des écrouelles. Tout son corps en était dévoré et fourmillant de vers qui lui sortaient par la bouche, les yeux et les oreilles. Elle répandait une infection intolérable. On dut l'isoler.

La Mère de St-Ignace, pressée d'un vif désir de se vaincre et de se signaler dans l'exercice de la charité, demanda aussitôt la permission d'assister la malade. Elle fit tant d'instances qu'on le lui accorda. Elle fut admirable de dévouement et de douce charité. Malgré les vives répugnances de la nature qu'elle eut à surmonter, elle ne s'épargna point et n'omit rien de tout ce que Dieu lui demandait pour soulager et consoler sa patiente, lui rendant de bonne grâce tous les services qu'elle demandait ou que pouvait requérir son misérable état. Ce qu'elle ne cessa de faire tant que vécut cette pauvre affligée.

UNE AUTRE LYDWINE

Depuis plusieurs années déjà, la Mère Françoise de St-Ignace était éprise de la folie de la Croix. A cette généreuse amante du divin Crucifié, le martyr de la vie religieuse ne suffisait plus. Elle désirait ardemment être associée au sacrifice sanglant de l'agneau sans tache, pour la conversion des tribus sauvages et le salut des pécheurs. Sans doute, le grand exemple des héros, qui illustrèrent alors la Nouvelle-France par leur glorieux martyre, ne servit pas peu à enflammer son

zèle. Elle connut les Daniel, les Brébeuf, les Garnier, les Lalle-
mant. Comment une sainte ardeur, au récit de leurs travaux et
de leurs souffrances, ou à la vue de leurs restes vénérés, n'aurait-
elle pas transporté son âme ? Elle en était, en effet, consumée.
Elle soupirait après le jour où il lui serait donné de les imiter.
Ne pouvant aller verser son sang à la conquête des âmes, elle
s'offrait en victime au Seigneur, elle le suppliait de la crucifier
au sein du cloître, de faire d'elle une autre Lydwine.

On connaît cette Sainte, illustre par sa patience au milieu
des souffrances extraordinaires qui la clouèrent sur un lit de
douleur, trente années durant. (1) Or notre héroïne avait pour
elle, nous disent les chroniques de l'Hôtel-Dieu, une dévotion des
plus tendres. Un an et demi environ, avant son décès, ayant
cherché en vain une image de sainte Lydwine qui la satisfît :
« Je ne vois pas, disait-elle, ses souffrances dépeintes là-dessus.
Cela ne dit rien. Je souhaiterais de tout mon cœur que Dieu
fit de mon corps une représentation fidèle de sainte Lydwine.
Il me semble qu'il réussirait mieux que ne l'a fait le peintre
de cette image. »

Cette soif de souffrance lui en faisait parler fréquemment
dans la conversation avec ses Sœurs. Elle s'en exprimait
même avec des transports tels qu'elles lui dirent souvent :

« Assurément, ma Sœur, vous demandez de souffrir avec tant
de ferveur que Notre-Seigneur et la bonne sainte Lydwine
pourraient bien vous mettre en tel état que vous seriez con-
trainte de leur dire : *satis est*, assez !

— Hélas ! répliquait-elle, il est vrai que je suis extrêmement
sensible et tout à fait immortifiée. Toutefois, j'espère que
Notre-Seigneur en cette rencontre ne m'abandonnera pas ; et,
dès maintenant, je désavoue tous les sentiments que mon
cœur-propre me suggérera, tous les murmures et les impa-
tiences que je pourrais commettre. »

(1) Nous recommandons fort à nos lecteurs la lecture de sa Vie,
écrite par M. l'abbé Coudurier. Elle a pour titre VIE DE LA BIENHEU-
REUSE LIWINE, (ou Ludivine) vierge, modèle des malades et des
infirmes.—1 vol. in-18 Jésus de 326 pages avec gravures.

Il y a aussi une Vie de cette Sainte, publiée récemment par le célèbre
écrivain Huysmans.

Cecœur, remarque ici l'auteur de la chronique, était trop bien disposé à recevoir les impressions de Jésus souffrant pour ne pas être promptement exaucé. L'on se rappelle la malade algonquine qu'elle soigna avec tant de charité. Dès le premier jour, la Mère de St-Ignace se sentit atteinte d'un mal qu'elle prévit bien être en quelque chose semblable à celui de sa patiente. Bien loin de s'en affliger, elle se réjouissait de voir que Dieu la récompensait si amoureusement. Elle exprimait même l'espoir que la croix serait rude, pesante et de longue durée.

Ses vœux furent comblés. Le mal s'aggrava et prit des proportions alarmantes ; les remèdes étaient impuissants à en arrêter le cours. Tout son corps devint couvert d'érysipèles. Les douleurs qu'elle souffrit sont quelque chose d'indicible. Les chroniques la comparent à Job et à sainte Lydwine : « ou plutôt, y lisons-nous, elle était l'image de Jésus souffrant. Son corps paraissait tout écorché et de ses plaies s'échappait une corruption qui obligeait à la changer quatre ou cinq fois le jour. Or, comme on ne pouvait la remuer sans renouveler toutes ses souffrances, on imagine quel supplice elle endurait chaque fois. Dans l'espace de trois mois que ces plaies vives ont duré, il fallait encore les panser deux fois le jour : ce qui ne pouvait se faire qu'avec des douleurs si épouvantables que la seule pensée nous en fait frémir. Ses plaies étaient comme un feu embrasé, et Dieu permit que tous les remèdes qu'on y appliqua semblaient plutôt faits pour augmenter son tourment. Notre-Seigneur en a voulu faire une autre Lydwine, une vraie fille de douleurs. »

Au plus fort de ses tortures, dans l'automne de la même année 1656, la mort lui ravit sa jeune sœur, Marie-Louise, mariée l'année précédente à Charles de Lauzon Charny, deuxième fils du gouverneur du Canada. Son père étant reparti pour la France, M. de Charny le remplaçait cette année-là, en attendant la nomination d'un nouveau gouverneur. (1)

Madame de Lauzon était évidemment une âme d'élite, car

(1) « Devenu veuf, M. de Charny embrassa l'état ecclésiastique et fut pendant plusieurs années curé de Beauport et grand-vicaire de l'évêché de Québec. » — FERLAND.

le P. Ragueneau, dans sa Vie de la Mère de St-Augustin, a écrit à son sujet que la Sainte Vierge eut pour elle pendant sa vie « des protections particulières ainsi que des grâces prévenantes et tout à fait aimables. » Quelles sont ces faveurs et ces grâces ? Nous l'ignorons. Elle laissa une fille nommée Marie que le Ciel traita également en enfant de bénédiction. Le même auteur relate plusieurs visions surnaturelles dont la Mère de St-Augustin fut favorisée relativement à la petite orpheline. Un jour que cette sainte religieuse était devant le Saint Sacrement, la Sainte Vierge lui apparut tenant dans ses bras une petite fille âgée seulement de huit mois, qu'elle lui confia : C'était Marie de Lauzon. Son père en effet, quand elle eut atteint sa sixième année, la mit pensionnaire à l'Hôtel-Dieu et la confia particulièrement aux soins de la Mère Catherine de St-Augustin. Cette vision ayant eu lieu peu de temps après la mort de la Mère Françoise de St-Ignace, il est permis d'y voir un effet de la protection spéciale et toute-puissante de la tante à l'égard de sa nièce. (1)

SA BIENHEUREUSE MORT

Depuis de longs mois, notre sainte victime de l'amour divin subissait son cruel et douloureux martyre. Vers le commencement de décembre de l'année 1656, après une neuvaine au grand saint François-Xavier que ses compagnes, émues d'une vive compassion, firent pour elle avec beaucoup de ferveur, ses plaies guérirent tout à coup ; et vers la fin du mois elle fut en état de se lever et de marcher un peu par la maison, au bras d'une

(1) Dans une autre vision, le 10 juillet 1663, la Mère Marie-Catherine de St-Augustin reçut de la bouche de saint Louis de Gonzague, l'assurance que cette enfant (Marie de Lauzon) mourrait dans son innocence.—Un autre jour elle écrit : « Il me semble que les Anges, le bienheureux Louis de Gonzague et le Père de Brébeuf l'offraient à Notre-Dame et à saint Joseph et qu'ils l'acceptèrent comme une chose qui leur appartenait dorénavant d'une façon spéciale. »

Ce même jour, qui était celui de la confirmation de l'enfant, il lui sembla voir tomber sur elle comme une pluie de grâces qui la pénétrait toute.

Marie de Lauzon mourut religieuse chez les Hospitalières de La Rochelle, en France.

infirmière. On espérait que grâce à sa jeunesse elle se rétablirait promptement, mais la fièvre la consuma peu à peu. « Elle devint si faible et si exténuée que les os lui percèrent la peau, et que, son poumon et son foie s'attachant au dos, elle souffrit de très grandes et douloureuses oppressions. »

Sa patience fut inaltérable au milieu de toutes ces croix. On lit, cependant, dans une vision de la Mère de St-Augustin, qu'au temps de la période la plus aiguë de ses souffrances, elle refusa parfois, de crainte de les augmenter, de parler à son Directeur et même une fois, de recevoir la sainte communion. Ce qui lui causa ensuite d'amers regrets, mais elle aurait toutefois été punie par la privation de la sainte communion, le jour même de sa mort. Quoi qu'il en soit, ces légères faiblesses d'un moment, arrachées par l'acuité de ses maux, ne doivent rien enlever à notre admiration pour notre héroïne. Ces cris, plutôt involontaires, de la nature, sont ici comme des ombres à un beau tableau : ils ne font que mieux faire ressortir l'éclatant triomphe de la grâce sur la nature en cette frêle enfant, à qui ses contemporains ont discerné ce magnifique éloge rapporté par les Annales : « Sa fidélité à tout souffrir a paru extraordinairement. »

Dans les derniers mois, elle disait souvent : « Oh ! qu'il fait bon d'être toute à Dieu et de mourir religieuse. Si on savait les grands biens qui y sont compris, tout le monde voudrait mourir en religion. Que j'ai de contentement de me voir en ce port assuré ! l'éternité ne sera pas trop longue pour remercier Dieu d'un si grand bienfait. »

Un peu avant de mourir, parlant du Purgatoire : « J'ai prié Dieu, dit-elle, qu'il me fasse faire mon purgatoire en la Terre Sainte où le Verbe incarné a vécu et opéré notre rédemption. Il me semble que le feu du Purgatoire me serait doux en ces saints lieux. »

Elle fut assaillie, vers la fin, par des vives appréhensions des jugements de Dieu. Plusieurs fois, se tournant vers sa Supérieure ; Ma chère Mère, lui demanda-t-elle, j'ai été si méchante et si infidèle à Dieu ! ne me fera-t-il pas miséricorde ? serai-je sauvée ? Puis, sans attendre qu'on eût achevé de lui répondre, elle reprenait aussitôt : « Oui, mon Dieu, j'espère de tout mon

cœur en vous, je m'abandonne et m'offre à souffrir tout ce qu'il vous plaira, pour satisfaire à votre divine justice, et encore plus à votre amour. »

« Elle disait bien « à votre amour », ajoute ici l'auteur de sa Notice nécrologique, puisqu'elle n'avait jamais commis aucune faute non seulement mortelle, mais qui fut notablement vénielle, de propos délibéré. C'est ce que ceux qui ont eu soin de son âme nous ont assuré. »

L'on raconte que Madame Juchereau de la Ferté, sa sœur, l'étant venue voir, peu avant son décès, elle lui assura que sa fille, Jeanne-Françoise—dont nous avons rapporté la naissance plus haut—se ferait religieuse à l'Hôtel-Dieu de Québec et porterait même son nom. Ce qui s'est vérifié depuis.

Pour dernière croix, notre Lydwine fut affligée d'une cruelle insomnie, qui lui dura onze jourset onze nuits, accompagnée de coliques intermittentes effroyables. Enfin, le 15^e jour de mars 1657, le jeudi qui précède le dimanche de la Passion, vers les onze heures du matin, elle pria son infirmière de la mettre toute vêtue sur son lit. Elle reposa, d'un bon sommeil, durant trois quarts d'heure, puis se réveillant soudain, elle s'écria: « Mon Dieu, faites-moi miséricorde. Que votre sainte volonté soit accomplie en moi! »

Ce furent ses dernières paroles. Elle expira doucement; sa belle âme se détacha sans effort de son enveloppe terrestre pour se livrer à son divin Époux et aller recevoir au ciel l'éternelle récompense due à un si rare mérite. Elle était âgée de 23 ans moins trois mois. « Sur son visage, beau malgré sa maigreur extrême, dît la chronique, et blanc de la blancheur des lys, se reflétaient son innocence, sa grande pureté et une douceur qui nous ravissaient. Tout le pays accourut à ses funérailles, bénissant Dieu de ce que cette contrée encore sauvage avait donné au ciel une si belle fleur. »

ELLE EST VUE DANS LA GLOIRE

Le P. Ragueneau a rapporté quatre visions relatives à l'état glorieux de la première Religieuse canadienne. Trois sont attribués à la Mère de St-Augustin, le quatrième à une personne inconnue qui vivait en France. Cette dernière personne

apprit aussi par la même voie que notre sainte Hospitalière n'avait été que quatre heures au Purgatoire.

Nous tenons à consigner ici ces manifestations surnaturelles, tant pour l'édification de nos lecteurs, que pour honorer la mémoire de notre héroïne. Nul, sans doute, n'est tenu d'y ajouter foi, mais la réputation de sainteté de la mère de St-Augustin et l'autorité du célèbre Père Ragueneau demandent qu'on les accueille au moins avec respect.

La première eut lieu peu de jours après la mort de la Mère Françoise de St-Ignace. Sa sainte amie après avoir visité sa tombe, s'était mise à prier devant le S. Sacrement. Tout à coup «elle sentit présente d'une façon spirituelle, raconte le P. Ragueneau, celle qu'elle venait de visiter, et qui lui parlait intérieurement lui disant: «Voulez-vous être délivrée de vos tentations? J'espère d'en venir à bout, si vous le désirez. Mais prenez garde que l'humilité n'en souffre. Je vous aimais beaucoup dans le monde, mais je vous aime bien davantage dans le ciel.»

Au mois de mai suivant, dans la nuit du 24 au 25, la chère défunte lui apparut de nouveau pendant son sommeil. Du long récit que la Mère de St-Augustin, sur l'ordre de son Directeur, a laissé à ce songe, nous nous contenterons d'extraire le passage suivant: «Je lui demandai si Ma lame de Lauzon de Charny, sa sœur, qui était morte avant elle, l'était venue inviter effectivement comme elle me l'avait dit, trois ou quatre jours avant sa mort, ou bien si elle rêvait. Sortait-elle du Purgatoire?— «Je ne vous dis pas cela, répondit-elle, mais «elle y a été. Je la vis effectivement sur mon lit de mort et elle «m'invita. Nous jouissons toutes deux de la gloire, mais cependant avec une très grande différence. Ma sœur de Charny a mené «une vie bien innocente, il est vrai; elle a beaucoup aimé Dieu et «l'a bien servi, mais j'ai ce qu'elle n'a pas. Vous savez la peine «que j'ai soufferte pour m'être faite religieuse; ma sœur n'a «rien de tout cela. Elle a fait sa volonté, j'ai consacré la mienne «à Dieu. J'ai incomparablement plus souffert qu'elle et de corps «et d'esprit. Dieu, dont les miséricordes sont infinies, a récompensé tout cela avec des profusions qui ne se peuvent pas concevoir. Un jour, ma chère Sœur, vous l'éprouverez. Et si j'ai

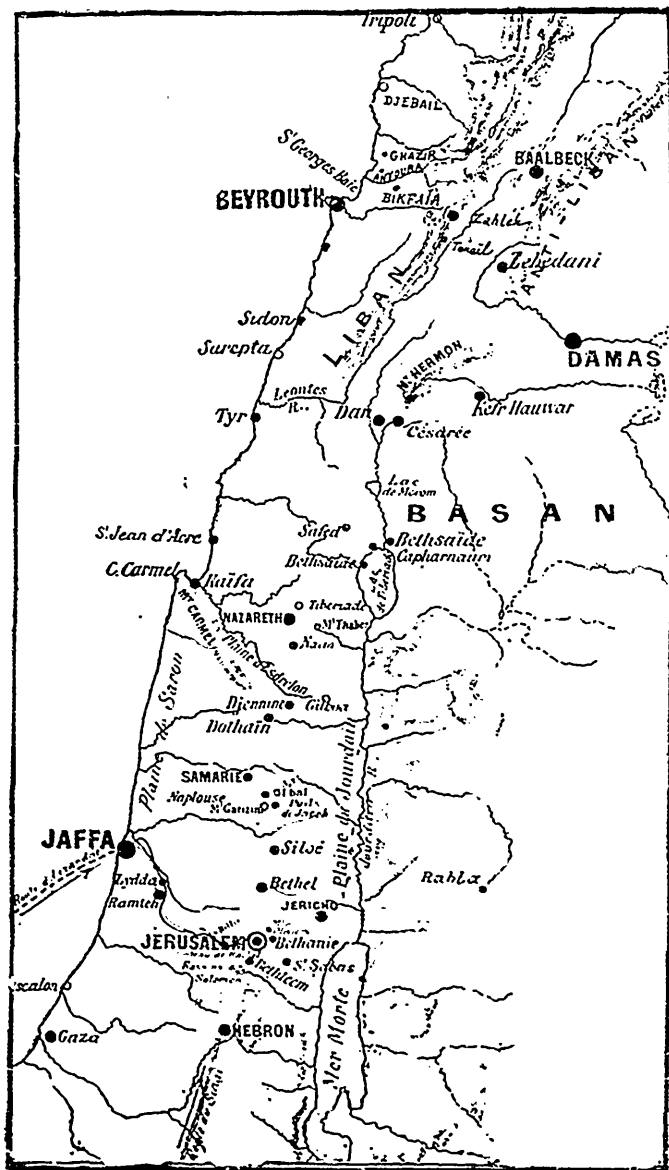
«été traitée si avantageusement, vous qui avez tant à souffrir et tant d'ennemis à combattre, que sera-ce? Oh! que Dieu est bon! et que le bonheur de s'être consacré à lui est inconcevable! Il faut mourir ma sœur, pour le comprendre.»

La Mère de St-Augustin termine sa relation par ces paroles très significatives: «Il est vrai et je ne puis nier que mon cœur n'ait été fortifié particulièrement par ce songe, et que certaines choses m'aient fait beaucoup d'impression sur mon esprit. La liaison et l'union que cette âme bienheureuse veut bien avoir avec moi est assez particulière, et jamais je ne pense à elle qu'avec une douceur extraordinaire. Tout ce que je lui recommande me réussit avec profit.»

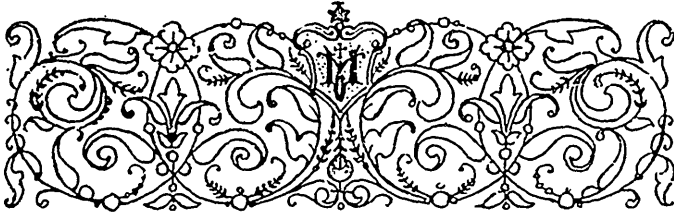
Plusieurs années après, le 15 août 1664, elle eut une troisième vision. Ce jour-là fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, La petite Marie de Lauzon, sa pupille chérie du ciel, faisait sa première communion. Pendant la cérémonie, la Sainte Vierge se fit voir à la bonne maîtresse: elle était escortée de saint Joseph, d'une troupe d'anges, de saint Louis de Gonzague, du Père de Brébeuf, ainsi que de la tante de l'enfant, la Mère Françoise de St-Ignace, et de sa mère, Madame de Lauzon. Tous se réjouissaient vivement de cette première communion. C'était fête particulière au ciel, et elle comprit que depuis longtemps il n'y avait eu de communion si agréable à Notre-Seigneur.

En 1670, deux ans après la mort de la Mère Catherine de St-Augustin, une personne de France favorisée de grâces extraordinaires, étant un jour en oraison, vit par l'entremise de la Sainte Vierge et de ses saints Anges un grand nombre d'âmes bienheureuses. Ces âmes lui étaient inconnues. Mais deux d'entre elles fixèrent son attention, tant à cause de leur union pendant la vie avec une personne qu'elle connaissait, que pour la gloire très éclatante dont elles jouissaient. Elle parvint à savoir que ces âmes saintes étaient la célèbre Mère de St-Augustin et son amie Françoise de St-Ignace, la première Religieuse canadienne.

Ami lecteur, n'êtes-vous pas tenté comme moi, maintenant, de jeter vers le ciel ce cri du cœur: Françoise de St-Ignace, priez pour nous?



LA SYRIE ET LA PALESTINE



MISSIONS D'ORIENT

(suite)

SYRIE



MENACÉE de destruction par les épouvantables massacres de 1860, cette Mission puisa une vitalité nouvelle dans le sang de ces 50,000 chrétiens, victimes du fanatisme musulman. Depuis lors, les œuvres catholiques de Syrie ont pris un merveilleux développement et, tout récemment, le Souverain Pontife daignait exprimer sa pleine satisfaction du bien qu'elles opèrent.

Les missionnaires de différents ordres, Franciscains, Capucins, Carmes, Lazaristes, Jésuites exercent leur zèle dans les paroisses, dirigent les communautés religieuses ou prêchent des retraites au peuple et aux prêtres. Là, pourtant, n'est pas leur œuvre principale en Syrie. La nécessité leur a fait porter la lutte sur un autre terrain. Désireux de gagner et de conserver les âmes à JÉSUS-CHRIST en leur inculquant, dès l'enfance, avec les connaissances humaines les principes de la religion, les missionnaires s'occupent, avant tout, de fonder des écoles catholiques. Un autre motif les oblige, aujourd'hui plus que jamais, à recourir à ce moyen d'apostolat. La Russie, protectrice officielle des schismatiques, a établi 140 écoles en Syrie et en Galilée; les protestants, américains ou anglais, instruisent, dans les leurs, près de 12,000 enfants. Pour lutter contre cette redoutable concurrence, les missionnaires et notamment les Lazaristes et les Jésuites français de la Province de Lyon ont réussi, Dieu soit au prix de quels sacrifices, à établir et à développer un système complet d'instruction primaire, secondaire et supérieure.

Les écoles élémentaires de garçons sont dirigées soit par des maîtres français, soit par des indigènes. Les instituteurs français sont, pour la plupart, des Frères des écoles chrétiennes. Arrivés en Syrie en 1861, ils s'y sont rapidement étendus. Ils sont établis aujourd'hui à Beyrouth, à Tripoli, à Lattaquié, à Caïffa et à Nazareth, et ils instruisent 1,500 enfants.

Les autres écoles, inspectées par le missionnaire du district, ont des directeurs indigènes. Les Jésuites entretiennent et dirigent dans leurs

huit districts de Beyrouth, Bikfaïa, Damas, Ghazir, Homs, Saïda, Tanaïl et Zahleh, 154 écoles avec 8,300 élèves. Les Lazaristes ont 112 écoles indigènes organisées de la même manière.

Cinq communautés de Sœurs françaises s'occupent également d'éducation. Les Sœurs de St-Vincent de Paul, les Dames de Nazareth, les Sœurs de St-Joseph, les Sœurs de la Sainte Famille et les Sœurs du Bon Pasteur d'Angers instruisent en tout 5,000 élèves. Il faut y joindre les Sœurs indigènes, dites Mariamettes. Cet institut, dont la fondation remonte à plus de quarante ans, dirige 41 écoles avec plus de 3,000 élèves.

Tout compris, les écoles catholiques de Syrie instruisent 22,280 enfants dont 12,780 garçons.

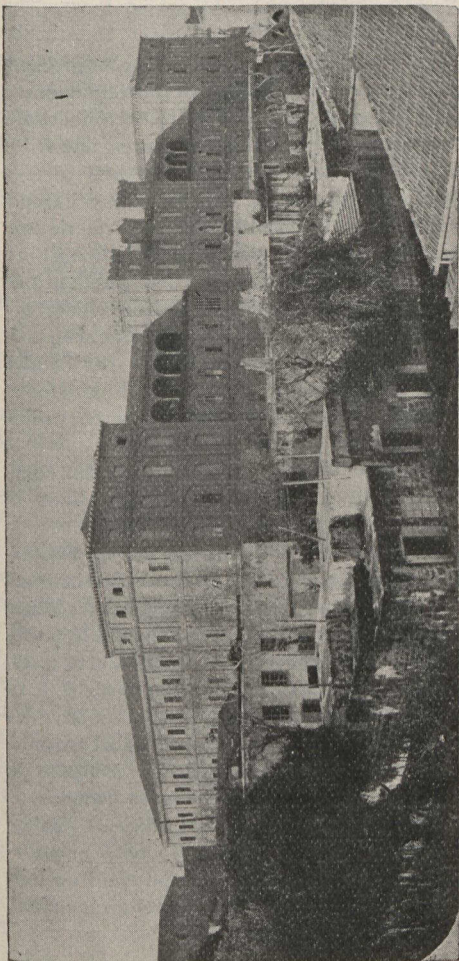
L'enseignement secondaire est donné par les Lazaristes dans leurs deux collèges d'Antoura et de Damas. Le premier est fréquenté par 250 élèves, le second par 200 dont 80 pensionnaires. On y suit le double programme des études classiques et modernes avec l'adjonction de l'arabe, surcharge, dit M. Pisani, que les élèves, fort intelligents comme le sont les Orientaux, portent sans fléchir.

Les Jésuites avaient fondé, en 1848, dans l'ancien palais des Cheïks de Ghazir, un séminaire auquel s'adjoignit bientôt un collège. Le R. P. Gautrelet, supérieur de la Mission de 1864 à 1869, songea à transférer les deux établissements à Beyrouth. Bien des raisons motivaient ce changement : importance de plus en plus grande que prenait cette ville à cause de sa situation et de son commerce, désir exprimé par les familles européennes de Beyrouth d'avoir, à leur disposition, un collège recevant des externes et des demi-pensionnaires, enfin, danger pour les Catholiques de se voir distancer par les Protestants qui venaient d'ouvrir, dans cette ville, un externat et une école de médecine. Un obstacle restait à vaincre : Le manque d'argent pour bâtir. Le successeur du R. P. Gautrelet, le R. P. Monnot, prit alors un parti héroïque. N'osant recourir à la charité française épuisée par la guerre, il traversa les mers en compagnie du R. P. Pailloux et vint se faire le mendiant de l'Université près des catholiques américains. Pendant deux ans, les vaillants missionnaires parcoururent les différentes Provinces du Canada et les États de l'Union ; leur appel y fut généreusement entendu, et en 1874 ils rentraient en Syrie avec l'argent nécessaire pour bâtir.

On se mit à l'œuvre : un an suffit pour achever l'édifice dont nos lecteurs pourront admirer l'aspect imposant et les vastes proportions. La façade mesure plus de 300 pieds. Cet établissement, le plus beau de Beyrouth et de toute la côte d'Orient est le château-fort du catholicisme et de l'influence française en Orient.

76 Jésuites y trouvent abondamment de quoi satisfaire leur zèle. L'Université comprend en effet 1° une résidence, 2° un collège et un séminaire 3° la Faculté de philosophie et de théologie 4° la biblio-

thèque et l'imprimerie, 5° la Faculté de médecine. À la résidence, les Pères s'occupent des œuvres ordinaires des grandes villes. La principale de Beyrouth est une congrégation d'ouvriers qui ne compte



L'UNIVERSITÉ DE BEYROUTH.
En partie édifée par les aumônés des Catholiques du Canada.

pas moins de 2,000 membres. Fondée par le P. Fiorowich, elle est aujourd'hui sous la direction du P. Michel. Ce Père est également chargé de l'œuvre si touchante des petits cireurs de souliers, bien connue des lecteurs des *Missions Catholiques* et que les *Annales de la Propagation de Foi* appelaient l'une des plus humbles et des plus édifiantes créations de la charité apostolique.

Le collège qui sert en même temps de séminaire comprend pensionnat, demi-pensionnat et externat avec 500 élèves. A l'examen de sortie, ceux-ci reçoivent, s'ils en sont dignes,

un diplôme que le ministère de l'Instruction publique français considère comme équivalent à celui de bachelier.

Cinquante élèves suivent les cours des Facultés de philosophie et de théologie. C'est une élite appartenant à toutes les églises unies : Arméniens, Coptes, Syriens, Grecs catholiques, Maronites. De ce

séminaire sont sortis plusieurs membres éminents du clergé, entre autres Sa Béatitudo Mgr Youssef, patriarche des Grecs-Melkites, et son illustre successeur Mgr Geraïgiry, Sa Béatitudo Mgr Georges Kayiath patriarche des Chaldéens, et le patriarche actuel des Coptes, Mgr Macaire.

La Bibliothèque orientale et l'imprimerie ont rendu les plus précieux services aux sciences religieuses. La Bibliothèque est particulièrement riche en manuscrits relatifs à la liturgie et à l'histoire ecclésiastique. L'imprimerie a publié, entre autres productions savantes, une Bible arabe qui est, au dire des connaisseurs, une merveille littéraire et typographique et qui a obtenu les plus hautes récompenses à l'Exposition vaticane et à celle de Paris. Mais, avant tout, l'imprimerie contribue, par d'innombrables livres de piété, à répandre la foi et l'instruction parmi le peuple de Syrie. Elle fait paraître deux publications périodiques : un journal hebdomadaire, *El Bachir* (le *Nouvelliste*) qui compte 100,000 lecteurs et une revue bi-mensuelle, *El Machriq* (l'*Orient*) qui ressemble, pour le fond comme pour la forme, aux *Études* de Paris. Le P. Cheïkho et le P. Lammens, tous deux linguistes et orientalistes remarquables, dirigent aujourd'hui ces deux importantes publications.

La Faculté de médecine, dont le chancelier est le R. P. Cattin, supérieur de toute la Mission, jouit d'une véritable réputation dans la contrée.

Depuis sa fondation, l'établissement similaire fondé par les Protestants américains ne fait plus que végéter. La France subventionne généreusement cette Faculté et lui donne tout son appui. Les diplômes qui y sont délivrés, déjà valables dans toute l'étendue de la République, le sont aussi, depuis 1899, dans l'Empire Ottoman. Cette question, que les Turcs s'obstinaient à ne pas résoudre, a été réglée à la satisfaction générale, grâce à l'intervention énergique du ministre des Affaires étrangères et de M. Cambon, alors ambassadeur de France à Constantinople. Le corps enseignant de la Faculté se compose de 14 professeurs et maîtres de conférences, dont 6 docteurs français, 3 Pères chargés des cours de physique, chimie et botanique, 1 professeur et 4 chefs de clinique indigènes. De nombreux docteurs et pharmaciens diplômés sont déjà sortis de cette école et répandent au loin sa réputation. Leur science et leur attachement à la religion en font de précieux auxiliaires pour l'apostolat catholique.

PALESTINE

Depuis la fin des Croisades jusqu'au milieu du dernier siècle, les Pères Franciscains ont été les seuls gardiens des sanctuaires de Terre Sainte. On peut dire, écrit M. Pisani, que sans la patiente énergie et l'incébranable abnégation des Fils de saint François, il n'aurait rien

resté du patrimoine légué par les Croisés ; tout eût été ravi par la coalition du Turc et du Grec. Les récents événements de Jérusalem ont montré que les Franciscains savent, aujourd'hui comme autrefois, défendre au prix même de leur vie, les droits sacrés dont l'Eglise leur a confié la garde.

Près d'eux et émules de leur dévouement à l'Eglise, de nombreux religieux sont venus s'établir en Palestine dans la seconde moitié du dernier siècle.

Nous n'en donnons que la liste, par ordre d'arrivée en Terre Sainte, avec l'énumération des œuvres propres à chaque congrégation.

En 1857, les Dames de Sion : 2 pensionnats, l'un à Jérusalem, l'autre à Aïn-Karim, patrie de S. Jean-Baptiste.

En 1873, les Pères de Sion : orphelinat, néophytat et communauté de jeunes étudiants ecclésiastiques à Jérusalem.

En 1874, les Sœurs de Saint Joseph : écoles populaires à Jérusalem ; deux hôpitaux, l'un à Jaffa, l'autre à Jérusalem.

En 1876, les Frères des Écoles Chrétiennes : écoles à Jérusalem et à Jaffa : cette dernière est l'une des plus importantes de l'Orient. A Bethléem, noviciat des Frères indigènes.

En 1878, les Pères Blancs : séminaire de Sainte-Anne, fondé par le cardinal Lavigerie et consacré à la formation du clergé oriental et plus particulièrement des séminaristes du rite grec melkite. On essaie d'y réaliser la grande pensée de Léon XIII : sauver les Orientaux par les Orientaux, en préparant au peuple un clergé d'élite sorti de ses rangs.

En 1882, les Pères Dominicains. Un religieux de haute vertu et de grand caractère, le P. Mathieu Lecomte, fut le restaurateur de son Ordre en Terre-Sainte. C'est lui qui, sur l'ordre de Léon XIII, jeta les fondements de l'école des sciences bibliques. L'École Saint-Etienne est aujourd'hui en plein fonctionnement et reçoit, avec les Pères Dominicains, les étudiants ecclésiastiques désireux de se perfectionner dans la connaissance de l'Écriture-Sainte. Cette École rend aux sciences sacrées les services que rendent aux sciences profanes les Écoles de Rome et d'Athènes.

En 1884, les Pères de l'Assomption : avec leur intuition des besoins actuels et la généreuse ardeur qu'ils mettent à réaliser leurs plans, ces Moines ont fondé à Jérusalem une œuvre qui n'a pas de similaire dans les Missions : une hôtellerie pour les nombreux pèlerins que la *Nef du Salut* amène plusieurs fois chaque année pour la visite des Lieux Saints. La majestueuse maison de Notre-Dame de France a 300 cellules et une belle chapelle enrichie par Léon XIII des indulgences attachées autrefois au tombeau de la Sainte Vierge. Cette maison sert ordinairement de résidence aux jeunes religieux qui y poursuivent leurs études ecclésiastiques ; les pèlerins sont toujours sûrs d'y rencontrer une large et cordiale hospitalité.

En 1886, les Filles de la Charité : orphelinat, dispensaire, léproserie, asile de vieillards incurables et d'aveugles; hôpital municipal à Jérusalem. Deux autres maisons à Bethléem et à Nazareth.

En 1889, les Pères Trappistes. Ils sont établis à Latroun, située à 6 lieues de Jérusalem. Leur ambition est de fertiliser les vastes terres délaissées qu'ils occupent et de former des agriculteurs indigènes. Cette dernière tâche est ingrate, car les Orientaux méprisent le travail de la terre.

En 1900, les Bénédictins ont ouvert à Abou Gôche, sur la route de Jaffa à Jérusalem, un séminaire oriental où les savants religieux se consacrent à l'instruction du jeune clergé du rite syrien.

Il faut ajouter à ces congrégations plus directement occupées de ministère, les religieuses contemplatives vouées à la prière et à la pénitence : Carmélites au Mont des Oliviers et à Bethléem, Clarisses à Nazareth et sur la route de Jérusalem à Bethléem, Bénédictines sur le Mont des Oliviers, Dames de Marie Réparatrice à Jérusalem dont la maison est ouverte aux dames qui visitent les Saints Lieux.

Cette magnifique éclosion des œuvres françaises est une preuve des efforts héroïques faits par le passé et un gage des plus légitimes espérances pour l'avenir religieux de la Palestine. Nous demandons à nos lecteurs de s'unir, au moins de cœur et de prières, aux efforts des missionnaires, afin de hâter le jour où Jésus-Christ règnera sur cette terre toute pleine encore des souvenirs de notre rédemption.

L. D., S. J.

TRÉSOR DU CŒUR DE JÉSUS

SOMME GÉNÉRALE DES ŒUVRES OFFERTES LE MOIS DERNIER

Actes de charité.....	187,575	Lectures de piété.....	82,821
Actes de mortification.....	157,595	Messes célébrées.....	4,215
Chapelets.....	275,199	Messes entendues.....	91,017
Chemins de Croix.....	50,632	Œuvres de zèle.....	114,903
Communions sacramentelles.....	29,841	Œuvres diverses.....	425,372
Communions spirituelles.....	273,684	Prières diverses.....	623,288
Examens de conscience.....	106,269	Souffrances ou afflictions.....	77,809
Heures de silence.....	327,898	Victoires sur ses défauts.....	93,680
Heures de récréation.....	163,250	Visites au S. Sacrement.....	133,712
Heures de travail.....	318,676		
Heures saintes.....	18,470	SOMME GÉNÉRALE.....	3,555,656



LA MESSAGÈRE DE SAINT JOSEPH

SL y a quelques années vivait, dans un faubourg de Vienne (Autriche), une pieuse et honnête famille. Le père, habile artiste, donnait des leçons de musique à un grand nombre d'élèves et faisait ainsi jouir d'une modeste aisance sa femme et sa fille. Mais il y a, dans la vie humaine, des moments d'épreuves souvent bien pénibles, et notre artiste en fit l'expérience. Une longue et coûteuse maladie conduisit sa femme au tombeau, et épuisa toutes ses petites économies. En même temps ses leçons de musique diminuèrent sensiblement, et sa fille Joséphine, habile ouvrière en linge, demandait vainement de l'ouvrage, elle n'en trouvait pas. La plus grande gêne se fit alors sentir dans ce petit ménage, jadis si heureux, et pourtant on n'osait tendre la main. Joséphine, élevée par des parents chrétiens, était bonne, pieuse, dévouée ; elle priait Dieu de venir à leur secours et relevant, par de douces paroles, le courage de son pauvre père, elle lui disait :
« Ne perdons pas confiance, Dieu nous viendra en aide. »

Mais un jour arriva où le pain même vint à manquer dans l'indigente demeure dont on avait vendu petit à petit presque tout le mobilier. Alors Joséphine, comme pressée par une inspiration soudaine, se met à genoux et adresse une fervente prière à saint Joseph, son patron. Puis se relevant, la confiance dans le cœur, elle trace quelques lignes sur un billet, et prenant une blanche colombe qu'elle avait elle-même apprivoisée, elle lui attache sous l'aile ce papier, dans lequel la pauvre jeune fille parlait de sa détresse et demandait instamment de l'ouvrage. Elle signe ce billet du nom de Joséphine et y indique son adresse. Ouvrant ensuite la fenêtre, elle lâche sa colombe chérie en lui disant : « Pauvre petite, je n'ai plus ni grains ni miettes de pain à te donner ; va, et que saint Joseph te conduise. » La colombe s'envole et Joséphine, refermant sa fenêtre, se met de nouveau à prier. Trois heures ne s'étaient pas écoulées qu'un jeune homme, dont la mine et l'extérieur distingué annonçaient l'aisance, frappait à la porte et demandait :

— Est-ce bien ici que demeure Melle Joséphine ? »

L'artiste qui ignorait tout, surpris d'entendre nommer sa fille par un étranger, s'avance, se déclare le père de Joséphine, et demande à l'inconnu le sujet de sa visite.

« — J'ai appris, Monsieur, que votre fille désire de l'ouvrage, et je lui en apporte. »

Puis il déposa un gros paquet de toile sur la table, en indiqua l'usage et met à côté une pièce d'or, en acompte du travail.

Surpris de cette visite et de tout ce qu'il entend, l'artiste demanda au jeune étranger :

« — Mais comment avez-vous su que ma fille désirait de l'ouvrage ?

Celui-ci répond alors :

« — Me trouvant dans ma chambre et la fenêtre étant ouverte, une charmante colombe est venue s'y abattre ; l'ayant prise pour la caresser, j'ai aperçu sous son aile un billet dans lequel une jeune ouvrière réclamait avec instance de l'ouvrage, en indiquant son nom et son adresse. Voilà comment j'ai tout su et je suis venu ici. »

A son tour, Joséphine, appelée par son père, déclare naïvement ce qu'elle avait fait. Tout était expliqué, et le bon jeune homme se retira heureux d'avoir servi d'instrument à saint Joseph pour soulager une si digne infortune. Il est à remarquer que la chambre du riche employé était située au premier étage, au-dessus d'un magasin ayant pour enseigne : *A saint Joseph*. En outre, le jeune homme lui-même s'appelait Joseph.

Évidemment, c'était ce grand saint qui avait guidé le vol de la blanche messagère. Et comme il ne fait rien à demi, non seulement le charitable bienfaiteur ne laissa plus Joséphine sans ouvrage, mais il prit des leçons de musique auprès de son père et lui procura un grand nombre d'élèves. Enfin, devenu l'ami de la petite famille et reconnaissant dans la jeune fille les qualités qui assurent le bonheur des foyers chrétiens, il offrit à Joséphine sa main et sa fortune. Le ciel bénit cette union, et Joséphine aimait à raconter souvent ce qu'elle devait à la petite messagère de saint Joseph.

Que ce pieux et charmant récit nous inspire à nous-mêmes une grande confiance envers l'auguste Époux de Marie. Célébrons avec grande dévotion le mois de mars qui lui est consacré : ne passons pas un seul jour de ce mois béni sans l'invoquer avec ferveur : mais au jour de sa fête surtout, le 19 mars, ne nous faisons pas faute d'entendre la sainte messe et de communier en son honneur.

En choisissant la mort si ignominieuse de la croix, le Cœur de Jésus a ennobli et nous a rendu aimables les mépris et les ignominies.

S. ALPHONSE DE LIGORI.



NOS COUSINS CATHOLIQUES DE FRANCE

—
QUELQUES MOTS

DE LA SITUATION PRÉSENTE



LA persécution organisée contre les religieux fait rage toujours, un peu par toute la France. Les journaux d'outre-mer nous arrivent remplis de mesures vexatoires. C'est aux Jésuites dispersés que s'en prend surtout le gouvernement maçonnique. Il cite devant les tribunaux de Paris les Pères du Lac, Caruel, Gardeau, Gaillard, de Kéraoul et Pottier sous accusation d'avoir prêché dans les églises paroissiales ; puis les Pères Auriault, de la Barre et Bainvel pour avoir continué d'enseigner à l'Institut catholique. Lyon, Bordeaux, Marseille et Pau voient de semblables poursuites. A Tours, les agents du gouvernement ont fait d'odieuses perquisitions dans le collège de cette ville et jusque dans les maisons particulières où la présence d'anciens Jésuites était soupçonnée. Dix Jésuites ont été traahits devant les tribunaux.

Les journaux catholiques ont flétri vigoureusement ces actes de la tyrannie du pouvoir, particulièrement l'*Univers*.

Ailleurs, comme à Brian (Drôme), et à Notre-Dame-des-Châteaux (Savoie), ce sont les Pères Assomptionnistes qui sont poursuivis à leur tour pour avoir enseigné, avec l'assentiment des évêques, des enfants pauvres qui se destinent à l'état ecclésiastique. A Joigny, les Dames du Sacré-Cœur sont forcées de quitter leur maison. Le tribunal de Cherbourg prononce la dissolution des congrégations religieuses des Franciscaines et du Sacré-Cœur établies à quelques lieues de là. Ici ce sont les Carmélites que l'on chasse, là les Pères de la Salette

sont poursuivis ; ailleurs enfin, un bon curé jeté en prison. Même des citoyens, soutenus sans doute en haut lieu, intentent un procès injuste aux Chartreux dont ils réclament la bagatelle de quelques millions ! Les institutions de bienfaisance laïques, si elles ont un caractère religieux, deviennent, de ce chef, elles aussi, l'objet de la haine des sectaires.

Pour couronnement à toutes ces iniquités, les journaux socialistes mènent une campagne furibonde, dit la *Croix*, contre la basilique du Sacré-Cœur à Paris, et un socialiste vient d'écrire à ce sujet un livre blasphématoire. De ces enragés, les uns demandent la destruction du magnifique temple national dédié au Sacré-Cœur : les autres, plus pratiques, demandent qu'on le leur donne pour en faire une maison de socialistes !

*
* *

Les catholiques semblent se préparer activement aux élections dont la date est définitivement fixée : le premier tour du scrutin aura lieu le 20 avril, et le second, le 4 mai. La liste des souscriptions versées à la caisse électorale est de plus en plus brillante. La *Ligue des femmes* continue sa glorieuse campagne. Ainsi nous lisons dans la *Croix*, de Paris, du 24 janvier, l'avis suivant que la Ligue fait circuler partout :

• Femmes de France,

• Vous qui souhaitez avec ardeur la paix et la liberté pour le bonheur de vos familles, rappelez sans cesse à vos maris, à vos fils, à vos frères, l'impérieux devoir qu'ils ont de s'assurer s'ils sont bien inscrits sur la liste électorale, et surtout si les habitants de leur maison, décédés, déménagés ou condamnés ont été rayés.

• Hâtez-vous, le 4 février, il serait trop tard. Vive la France ! Vive la liberté ! •

Et qui n'admira cet autre appel éloquent que les femmes du grand monde, qui président à cette Ligue, ont lancé aux femmes de France au commencement de février. Elles leur demandent de renoncer, à leur exemple, aux bals, aux toilettes de la saison, aux diners et réceptions d'usage, et de

verser toutes les sommes d'argent, économisées de ces divers chefs, à la caisse électorale.

*
* *

Léon XIII suit d'un œil anxieux et vigilant les préparatifs des catholiques français à la grande bataille. Le 10 janvier, il adressa un Bref à Mgr l'Archevêque de Bourges. Après avoir exprimé sa sympathie très vive pour les maux qui affligent les catholiques de France, Sa Sainteté se plaint de l'indocilité de beaucoup d'entr'eux à l'égard de sa direction, indocilité sur laquelle Elle rejette en bonne partie la cause de ces mêmes maux. Puis le Pape insiste énergiquement sur leur devoir de travailler à l'union des esprits :

« Nous l'avouons avec douleur, il y a encore plusieurs journalistes qui, d'une manière ouverte ou dissimulée, continuent à contrecarrer Nos enseignements et Nos exhortations. Il Nous reste donc pour votre France, que Nous aimons toujours et ardemment, à prier Dieu de toutes Nos forces. Nous souhaitons que tous les gens de bien remplissent eux aussi ce devoir de la prière, car il dépend du Dieu qui fait miséricorde, d'éloigner ces malheurs qui n'ont pas été causés seulement par l'injustice des adversaires, mais peut-être même par l'imprudence des bons. »

Au premier rang des journaux entièrement dévoués au Saint-Siège brille toujours *l'Univers*. Son illustre et bien méritant directeur, Eugène Veillot, ayant adressé une dépêche au Saint-Père, à Noël dernier, pour lui renouveler « l'hommage d'un absolu dévouement à tous ses enseignements, toutes ses directions, » la réponse suivante lui fut adressée :

« Rome, 29 décembre.

Le Saint-Père, agréant l'hommage de filial dévouement que vous lui avez renouvelé à la veille d'étendre le champ de votre action, vous accorde volontiers la bénédiction demandée et il souhaite que le surcroît de votre travail augmente vos mérites envers l'Église et la France.

« CARDINAL RAMPOLLA. »

Nous saisissons avec plaisir cette occasion pour annoncer à ceux de nos lecteurs que la chose intéresse, les importantes modi-

fications apportées avec le nouvel an au journal l'*Univers* : afin d'étendre son champ d'action, selon l'expression de la lettre cardinalice, le personnel des rédacteurs a été augmenté, la rédaction est plus variée, et le coût de l'abonnement réduit. Ainsi un abonnement à l'édition semi-quotidienne, pour un an, ne coûte maintenant à l'étranger que 20 francs.

Nous faisons des vœux pour la prospérité du grand journal. Puissent, comme lui, se rallier autour du Pape, pour combattre le bon combat, tous nos cousins de France !

12 février, 1902.

CROISADE DE PRIÈRES

POUR LE SUCCÈS DES CATHOLIQUES FRANÇAIS
AUX PROCHAINES ÉLECTIONS



Nous permettra d'insister encore une fois auprès de nos lecteurs pour qu'ils s'intéressent devant Dieu à la cause des catholiques de France. La Direction générale de l'Apostolat de la Prière a fait un pressant appel, dans ce sens, à tous les Associés ainsi qu'à tous les catholiques français : tous sont conviés à s'unir pour une croisade de prières et de sacrifices, en faveur du succès catholique aux prochaines élections.

Il faut que nous en soyons tous, nous aussi ; le Pape est à la tête de ces croisés de la prière, nous l'avons vu au cours du précédent article.

La prière suivante est proposée pour deux *neuvaines* à faire, l'une au mois de février, l'autre, au mois de mars, du 10 au 19, fête de S. Joseph. Rien n'empêche d'ailleurs de réciter tous les jours cette prière jusqu'aux élections.

Pour le mois d'avril, l'Œuvre de Notre-Dame du Salut propose une neuvaine au Saint-Esprit, entre l'Ascension et la Pentecôte.

PRIÈRE AUX TRÈS SAINTS CŒURS DE JÉSUS
ET DE MARIE

Sous les auspices de saint Joseph

O JÉSUS, qui, à la naissance des nations chrétiennes, « avez choisi la France pour marcher à la tête des peuples, l'étendard de la croix à la main ; » vous qui, dans ces derniers temps, avez daigné lui confier encore la glorieuse mission de manifester au monde votre divin Cœur et d'établir son règne dans l'univers, nous vous en conjurons, ayez pitié de notre chère patrie.

A cette heure de lutte suprême, « une faction acharnée contre l'Église, une société ténébreuse, irréconciliable ennemie de la foi catholique, » voudrait anéantir la religion au sein de votre France. O Cœur sacré de JÉSUS, ne permettez pas à Satan et à ses suppôts de prévaloir contre la fille aînée de l'Église ; éclairez tous les catholiques français sur les vrais intérêts de leur patrie ; inspirez-leur l'inébranlable résolution de voter pour des *représentants honnêtes, justes, impartiaux*, et la France, délivrée du joug honteux de la Franc-Maçonnerie, la France, « au passé si glorieux, » reprendra le cours de sa magnifique mission dans le monde entier.

Et vous, ô divine MARIE, vous dont le Cœur a daigné si souvent manifester à la France ses maternelles prédilections, abaissez sur elle vos regards compatissants ; n'oubliez pas que vous êtes sa Souveraine et, mieux encore, sa Mère bien aimée. Aussi permettez-nous de vous redire instamment avec l'Église, au nom de la France et pour la France :

<i>Monstra te esse matrem</i>	Montrez-vous notre Mère,
<i>Sumat per te preces</i>	Offrez notre prière
<i>Qui pro nobis Natus</i>	Au Seigneur qui de vous
<i>Tulit esse tuus.</i>	Daigna naître pour nous.

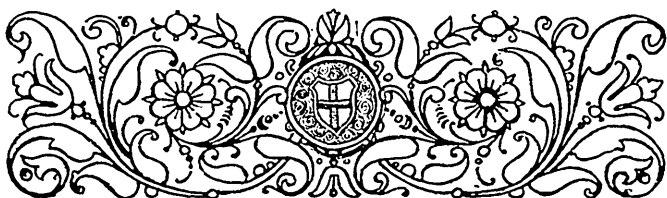
Glorieux saint JOSEPH, patron de l'Église universelle et protecteur des nations chrétiennes, daignez appuyer notre requête auprès des sacrés Cœurs de JÉSUS et de MARIE. Ainsi soit-il.

Que tous nos lecteurs veuillent donc entrer dans cette croisade, et s'employer auprès de leurs parents et de leurs amis pour les y faire participer aussi. Redisons souvent ces courtes invocations :

Vénérable Père de la Colombière, priez pour la France.

Bienheureuse Marguerite-Marie, priez pour la France.

O Cœur sacré de JÉSUS, sauvez la France.



BULLETIN DE L'APOSTOLAT ET DE LA DÉVOTION
AU SACRÉ-CŒUR

CANADA

Saint-Louis de Westbury, East-Angus.—La grande mission du Jubilé, terminée ici le 11 août 1901, restera à jamais chère au Sacré-Cœur de Jésus, et les paroissiens se rappelleront toujours cette date avec bonheur.

C'est comme couronnement de ces pieux exercices, que les Révérends Pères et notre dévoué Pasteur ont bien voulu établir parmi nous la sainte Ligue du Sacré-Cœur de Jésus, pour affermir les bonnes résolutions prises durant cette retraite et en assurer la persévérance. C'était une idée heureuse comme les événements subséquents l'ont prouvé. En effet, la Ligue, bien qu'établie, n'était pas encore suffisamment organisée. Notre dévoué Curé, désirant pour toujours assurer la vitalité de la sainte Ligue, invita, en décembre dernier, un missionnaire pour nous prêcher un triduum. Le R. P. Caron, S. J., que la Providence nous destinait, sut attirer au Sacré-Cœur tous les membres de la Ligue et nombre d'autres, qui, oubliant les fatigues d'une rude journée de labeurs, vinrent fidèlement, chaque soir, entendre le sympathique prédicateur.

Ce triduum était un excellent moyen d'organiser définitivement la Ligue et de l'asseoir sur des bases solides. L'élection des officiers eut lieu sous la présidence du Révérend Père, le dernier jour du triduum, 22 décembre, et a donné le résultat suivant : président, M. Vital Turcotte ; 1er vice-président, M. Magloire Roberge ; 2d vice-président, M. Jean Fouquet ; secrétaire-trésorier, M. J. Poirier, M. D. ; conseillers, MM. Médéric Brault, Modeste Laporte, L. P. Roberge, James O'Mara et Ls Reid.

Le dernier jour du triduum, eut lieu la communion générale des Ligueurs, et presque tous les membres, au nombre de 242, s'approchèrent de la sainte Table. Que c'était beau et consolant ! Que le divin Cœur a dû se réjouir ! Et Lui qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, que de grâces et de bénédictions sa main libérale n'a-t-elle pas répandues sur ces fidèles qui ont juré de marcher sous sa bannière protectrice !

La clôture nous réservait encore des émotions plus grandes, si possible. Après la touchante instruction du R. P., instruction remplie de sages conseils et de pieux avis pour la gloire et la prospérité de notre Ligue, il y eut réception de nouveaux membres.

Mais le plus impressionnant fut la procession. Qu'on se représente, en effet, 240 hommes ayant tous sur la figure cet air content et cette sérénité que donnent la paix de la conscience et la satisfaction du devoir accompli, insigne du Sacré-Cœur sur la poitrine et cierge à la main, se mettant en marche et chantant de toute la force de leurs robustes poumons le cantique de notre Ligue « En avant marchons. » Ils paraissaient comme autant d'intrépides soldats qui vont, au chant de leur hymne guerrier, combattre leur plus néfaste ennemi, l'ivrognerie escortée du blasphème. La procession terminée, eut lieu l'acte de consécration où chacun renouvela par la voix du lecteur les promesses faites au Divin Cœur. La bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement, qui suivit immédiatement, était bien propre à enflammer nos prières à Jésus-HOSTIE, pour Lui demander de bénir nos résolutions et de les accepter comme un gage de notre foi et de notre amour.

Après cette cérémonie, le R. P. ne put nous quitter sans nous exprimer sa satisfaction et la douce émotion dont son cœur était rempli. Puis dans de touchants adieux, il forma des vœux pour la persévérance et l'accroissement de la Ligue.

Quels précieux souvenirs à conserver de cette belle fête!

En terminant, je ne puis passer sous silence la lecture toujours intéressante du « MESSAGER » que nous apportent régulièrement les dévouées Zélatrices de l'Apostolat, qui par une noble émulation, ont aussi recruté un grand nombre de membres, tous désireux d'unir leurs efforts pour promouvoir la gloire du Sacré-Cœur.

Le Secrétaire. — J. P.

ACTIONS DE GRÂCES

Cap Rouge.—Une prompte guérison obtenue par l'intercession de Notre Dame de Pellevoisin.

Côte des Neiges.—Plusieurs grâces temporelles obtenues par l'intercession des Rév. Pères Brébœuf et Lalemant.

Eastman Springs.—Deux guérisons obtenues après promesse de faire publier. Autre guérison obtenue par l'intercession de la Ste Vierge.

Geneva N. Y.—Remerciements au Sacré-Cœur, à Notre Dame des Victoires et à S. Antoine pour succès dans un examen.

Maison neuve.—Avant son mariage, un allié de notre famille (d'origine protestante) avait embrassé la vraie foi. Quelques années plus

tard, il retournait dans la religion de ses pères. Dans sa vieillesse, il a de nouveau abandonné le sentier de l'erreur pour se préparer au grand voyage de l'éternité. Grâces en soient rendues au divin Cœur et à l'auguste MARIE, auxquels il a souvent été recommandé.

Nashua, N. H.—Reconnaissance au Sacré-Cœur et à Ste Marguerite pour une faveur obtenue après promesse de faire publier dans le MESSAGER.

Nomingue.—Remerciements à S. Joseph pour grâces reçues.

Notre-Dame de Lévis.—Actions de grâces au Sacré-Cœur et à S. Antoine de Padoue pour faveur obtenue.

Painsec Settlement.—Deux faveurs obtenues du Sacré-Cœur par l'intercession de la Bonne Ste Anne et de S. Antoine de Padoue.

St-Clet.—Reconnaissance au Sacré-Cœur et à la Vén. Mère d'Youville pour une faveur toute spéciale obtenue après promesse de faire chanter une grand'messe et de publier dans le MESSAGER.

St-David d'Yamaska.—Deux guérisons obtenues après promesse de contribuer à l'entretien des Lampes Perpétuelles et de faire publier dans le MESSAGER.

St-Donat de Montcalm.—Guérison d'un sérieux mal d'yeux par l'application d'une carte-relique des PP. de Brébœuf et Lalemant. Aussi deux autres guérisons.

St-François du Lac.—Depuis quelques années, j'étais atteinte d'une maladie qui me faisait beaucoup souffrir. Me destinant à la vie religieuse, je craignais que ce malaise physique, presque constant, ne me rendit impossible ou, au moins, très difficile l'accomplissement de mes obligations. J'ai prié le Sacré-Cœur et sainte Anne, puis, j'ai fait, pour cinq ans, la promesse d'une petite pratique de mortification en leur honneur. Je suis parfaitement guérie. Merci au divin Cœur et à l'illustre sainte qui j'ai invoquée.

St-Jeanne de Neuville.—Une grande faveur obtenue du Sacré-Cœur par l'intercession de sainte Jeanne de Chantal.

St-Léonard.—Une guérison obtenue du Sacré-Cœur par l'intercession de S. Antoine de Padoue et du Saint-Enfant Jésus de Prague.

Nous accusons aussi réception d'autres lettres d' ACTIONS DE GRÂCES des Centres suivants. Le chiffre indique le nombre de faveurs reçues.

Champion, 1	St-Alexandre, 1	St-Laurent, 2
Iberville, 3	St-Augustin, 1	Ste-Madeleine, 3
Havelock, Mich., 1	St-Ephrem d'Upton	Ripon, 1
L'Assomption, 1	Se-Hyacinthe, 2	Terrebonne, 1
Marieville, 1	St-Jean, 1	



AUX PRIÈRES

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs les défunts suivants :

Acton Vale : Melle Yvonne Cartier.

Berthier : MM. Remi Plante, Sylvestre. Mmes Vve Narcisse Angèle Brien, Pierre Tellier.

Burlington : M. Onésime Champagne. Mme Maria Bertrand.

Fox Creek : Mmes Alexandre LeBlanc, Casimir LeBlanc.

Jeune Lorette : Mme Vve Louis Verret.

L'Assomption : MM. Louis Lafortune, François Chaput. Melles Laura Desmarais, Dorothée Grenier, Geneviève Lussier.

Longueuil : M. Amédée Moquin.

Pâquetville : M. Adelmare Riendeau. Mme Hormidas Chicoine. Melle Jeanne Simard.

Québec (Jacques Cartier) : MM. Joseph Lapointe, Elzéar Lépine. Mmes Narcisse St-Michel, Joseph Byer, Vve Modeste Dubois, Joseph Rioux, Joseph Drolet, Charles Picard, Joachim Duc.

Québec (Haute Ville) : Mmes Alfred Paré, L. B. P. Larue, Honoré Dolbec, Maximin Janois, Potvin. Melle Alice Brunet.

St-Augustin : M Félix St Louis. Melle Rose-Anna Leguerrier.

St-Barthélemy : M Joseph Lafferrière. Mme Onésime Bacon.

St-Benoit : Mme Maria Brazeau.

St-Brigide d'Iberville : Mme T. Bonneau.

St-David : Mme Vve Pierre Bégin.

St-Dorothée : Mmes Odile Chartrand, Lucia Labelle.

St-Eustache : Mmes Ursule Savard, Palmanie Filiatrault.

St-Hermas : Mme Basile Hueneault.

St-Jean d'Iberville : M Alfred Foisy. Mme Pierre Boivin.

St-Jean, Isle d'Orléans : M. Emile LaRue, N. P.

St-Joseph de Beauce : Mmes Benoni Lessard, Joseph Labbé. Melle Mariette Taschereau.

St-Laurent : Mme H. Viau. Melle Parmélie Beaulieu. Mmes Vve Benjamin Boudrias, Pierre Gohier.

St-Stanislas de Kostka : M Gédéon Raymond. Mmes Joseph Vachon, Stanislas Aubin.

St-Zotique : Mme Jos. Proulx.

Salmon River : MM. Jean Maillet, Dédié Babin, F.-X. Deneau. Mmes Agnès Deneau, Annie Deneau, Madeleine Deneau, Geneviève Robichaud. Melles Geneviève, zél., Elizabeth Comeau.

Sorel : Melle Annette Cardin. *Suncook, N. H.* : Mme Eusèbe Rainville.

Tecumseh : Mme Philippe May.

Terrebonne : M. Joseph Bisson. Mmes Sébastien Vogt, Anthime Raymond.

Tignish : Mme Jos. M. Chaisson.

Varenes : Mme Anaclet Chagnon.

Walkerville : M Jos. Mainville.

Williamstown : Mme Napoléon Leblanc.

CALENDRIER DE MARS 1902

INTENTION GÉNÉRALE, BÉNIE PAR NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE :

Le Culte du Crucifix

FÊTES, INTENTIONS PARTICULIÈRES, INDULGENCES PLÉNIÈRES.

1. S.—De la féerie.—Ste A. tonine, M. (S.J. : BB. Michel et Compagnons, MM.)—L'esprit de pénitence.—18,517 actions de grâces.

2. D.—3e DIM. DU CARÊME.—S. Simplicien, pape.—Rf.—L'émulation pour le bien.—10,447 affligés.

3. L.—De la féerie.—Ste Cunégonde, V.—Le désir de la perfection.—28,026 défunts.

4. M.—S. Casimir, C.—L'amour de la Très sainte Vierge.—23,013 intentions spéciales.

5. M.—De la féerie.—S. Jean-Joseph de la Croix, C.—(S. J. : BB. Paul Navarro et Compagnons, MM.)—La ferveur.—1,716 communautés.

6. J.—De la féerie.—Ste Colette, V.—La réforme de notre cœur.—8,874 premières communions.

7. V.—Premier Vendredi.—LES CINQ PLAIES DE N.-S.—Af. Cf. Gf. Zf.—L'esprit de mortification.—Les Associés du Sacré-Cœur.

8. S.—S. Jean de Dieu, C.—L'amour du prochain.—7,767 demandes de travail.

9. D.—IV DIM. DU CARÊME.—Ste Françoise, veuve.—Af. Cf. Gf. Zf.—La dévotion à l'ange gardien.—11,740 prêtres ou ecclésiastiques.

10. L.—SS. 40 martyrs de Sébaste.—La vertu de constance.—46,253 enfants.

11. M.—S. Thomas d'Aquin, C. D. (du 7.)—Rf.—La science des saints.—23,842 familles.

12. M.—S. Grégoire le Grand, P. D.—Gf.—Un amour ardent des saines doctrines.—15,151 grâces de persévérance.

13. De la féerie.—Ste Euphrasie, V.—Hf.—La force chrétienne.—5,279 grâces d'union, de réconciliation.

14. V.—LE PRÉCIEUX SANG DE N.-S.—Nf.—La dévotion à ce sang précieux.—21,756 grâces spirituelles.

15. S.—De la féerie.—S. Longin, M. (le soldat qui perça le côté de Jésus.)—La confiance.—21,120 grâces temporelles.

16. D.—DIMANCHE DE LA PASSION.

—S. Héribert, E.—Le mépris des vanités.—8,849 conversions à la foi.

17. L.—S. Patrice, E.—L'esprit de prière.—14,825 jeunes gens, jeunes personnes.

18. M.—S. Cyrille de Jérusalem, E. D.—(S. J. : S. Gabriel, archevêque.)—Le zèle à défendre les privilèges de Marie.—1,533 maisons d'éducation.

19. M.—S. Joseph, époux de la B. V. Marie.—Gf. Mf. Nf. Rf. Zf.—La confiance en ce grand Saint.—8,291 malades ou infirmes.

20. J.—S. Gabriel, archevêque.—(S. J. : S. Cyrille de Jérusalem, E. D.)—Hf.—La vertu d'humilité.—2,387 personnes en retraite.

21. V.—S. Benoît, abbé.—La dévotion au Sauveur.—592 Œuvres ou Sociétés.

22. S.—NOTRE-DAME DE PITIÉ (d'hier)—Mf. Nf. Rf.—La dévotion aux Sept Douleurs de Marie.—2,086 paroisses.

23. D.—DIMANCHE DES RAMEAUX.—S. Victorin, juge.—Mf. Nf.—La vertu de patience.—15,151 pêcheurs.

24. L.—LUNDI SAINT.—S. Siméon, enfant, M.—L'horreur du péché.—21,299 pères ou mères.

25. M.—MARDI SAINT.—Ste Dulc, V.—La modestie chrétienne.—9,336 religieux ou religieuses.

26. M.—MERCREDI SAINT.—S. Castule, M.—Le mépris des honneurs.—7,993 novices ou séminaristes.

27. J.—Jeudi saint.—Gf. Hf. Rf. Vf.—L'amour de la sainte Eucharistie.—1,514 Supérieurs ou Supérieures.

28. V.—Vendredi saint.—Rf.—L'esprit de contrition.—7,725 vocations.

29. S.—Samedi saint.—Gf. Mf.—La grâce de mourir au monde.—Les Zélateurs et les Zélatrices du Cœur de Jésus.

30. D.—LE SAINT JOUR DE PÂQUES.—Df. Gf. Mf. Rf. Vf.—La grâce de mener une vie nouvelle.—22,347 grâces diverses.

31.—L.—De l'octave.—S. Daniel, marchand.—L'amour de la justice.—Les Directeurs de l'Apostolat.

EXPLICATION DES SIGNES : — † = Indulgence plénière ; A = 1er degré ; B = 2e degré ; C = 3e degré ; D = Indulg. apostoliques ; G = Archiconfrérie Romaine et Garde d'Honneur du Sacré-Cœur ; H = Heure Sainte ; M = Bonne Mort ; N = Archic. du Cœur agonisant ; R = Confrérie du S. Rosaire ; V = Congrégation de la Ste Vierge ; Z = Zélateurs ou Zélatrices.

N. B.—Là où la solennité d'une fête est transférée au dimanche, les indulgences le sont aussi, excepté celle de l'Heure Sainte.

Une indulgence de 100 jours est accordée pour chaque œuvre offerte aux intentions indiquées. Pour être insérées dans le CALENDRIER, les Intentions particulières doivent être reçues aux Bureaux du MESSAGER, avant le premier jour du mois.